

Gabriel-Pierre Ouellette

**LES CORPS DE NOS DÉSIRS**  
**1973**

nouvelle

ISBN 978-2-9820378-0-9

© gabriel-pierre ouellette

septembre 2021

TRAVAUX D'APPROCHE	3
II	9
III	11
IV	14
V	15
VI	22
DÉTAIL	24
À L'AFFÛT ?	25
VIII	30
IL N'ÉTAIT PAS À MYKONOS EN 1970	36
OBJETS TERRESTRES INUTILES	42
LE CANADA SUR LA SELLETTE	46
L'EFFET MIROIR SUR LES CORPS	59
IL Y A FISSURE... ET FISSION	68
LES RENCONTRES FORTUITES VALENT L'ÉTERNITÉ	74
LE RÊVE ET L'ÉCRITURE : NÉGATIF DU RÉEL ?	88
IL S'EXÉCUTA	100
LE CHARGÉ DE MISSION	103
LE DÉSIR REJETTE LA VIE ÉTERNELLE	112
LA ROUE MOTRICE	118
XIX	121
XX	123
DU MÊME AUTEUR	124

## TRAVAUX D'APPROCHE

Du 21 au 22 mai 1973

La traversée de Montréal à Athènes dure neuf heures. L'avion a décollé peu avant minuit. On s'est vite retrouvé dans la lumière du jour. Des Grecs et des Polonais parlent fort, se promènent sans arrêt. Il n'a pu dormir. Une vieille dame tenait à voir le soleil par son hublot.

Après des blagues sur les *Isvetzia*, qui déclenchaient les rires gras de sa paroisse volante, un prêtre a récité une prière au micro. Pour la Pologne. Il suffit à Marc de s'imaginer dans un pèlerinage à Rome ou à Lourdes, au milieu de Canadiens-français, pour devenir moins intransigent et plus indifférent aux simagrées religieuses de la terre. Il s'endormit même quelques secondes en se rappelant, avec le plus grand naturel et comme s'il l'avait toujours su, un vers de l'hymne à Déméter, le cent onzième. En français, comme en grec. *Difficiles à voir sont les dieux pour les mortels. Χαλεποὶ δὲ θεοὶ θνητοῖσιν ὁρᾶσθαι.* Apercevoir ce qui n'existe pas est une tâche insurmontable, tout comme rencontrer parmi les hommes, de vrais dieux, inflexibles et bienveillants,

beaux et étranges, si à l'exemple de Marc vous partez à la recherche d'un corps aussi absent que l'invisible Déméter.

Coïncidence étonnante, aujourd'hui, le 6 mai 2021, j'attends un autobus près d'un petit parc, dans Montréal. Un Noir de la Côte-d'Ivoire s'approche et me demande si je crois en Dieu.

Lors de son premier voyage, six ans auparavant, il avait idéalisé la Grèce. Elle lui apportait ou lui prêtait une sécurité intellectuelle. Il traversait enfin le pays qui n'était pour lui, jusque là, qu'un nom géographique inscrit dans des faits historiques et quelques textes littéraires. À Delphes, à Olympie ou sur l'acropole de Corinthe, ses souvenirs de lectures s'inséraient dans des espaces visibles. Si on ne pouvait vivre dans le passé - il professait ne pas aimer ce qui n'existait plus -, il avait été comblé de voir des lieux antiques survivre, même en ruines, sous ses yeux. Sa possession du monde s'était affermie en foulant du pied les pierres du passé. Il avait aussi découvert lors de ses visites sur le site du Parthénon, que les monuments nous regardent beaucoup

plus que nous, nous les regardons. Nous tournons autour de ces vestiges architecturaux et, qu'ils nous plaisent ou non, ils nous défient de les remettre en question.

Son retour en 1970 avait perpétué cette impression d'éternité, toujours grâce aux ruines d'autres sites, mais aussi grâce à leur confluence avec quelques livres qu'il avait lus entre-temps sur les guerres médiques et sur Alexandre le Grand. Entremêlé aux notes que Marc m'a laissées sur ce voyage, on trouve son souvenir impérissable de la tragédie d'Eschyle, *les Perses*, qu'il avait vue, le 2 décembre 1962, à la télévision de Radio-Canada, dans une réalisation de Jean Prat et une production de la RTF. Dans quel autre univers, de nos jours, pourrait-on regarder et entendre, un dimanche soir à vingt heures, *les Perses* d'Eschyle ?

En 1973, le lendemain de son arrivée à Athènes, vers sept heures du matin, un taxi le conduisait au Pirée. Il allait s'embarquer pour Mykonos. À voir le nombre effarant de constructions qui bordaient les rues et les boulevards, à regarder cette ville en friche que le régime des Colonels, pour cultiver son image, cherchait à redorer, il est revenu

à des songeries plus modestes. Que pesaient ses propres souvenirs ou même la Grèce antique dans le dédale de ses rues d'aujourd'hui ? Que faire de Thémistocle ou d'Eschyle en remarquant le visage mal rasé d'un chauffeur rogue, mal poli, méprisant ? Et pourquoi venir encore passer ses vacances dans ce pays ?

Il n'oubliait pas pour autant ses premières réflexions ou émotions devant les ruines de la Grèce antique. Si Athènes suintait la tristesse, si ses habitants n'avaient pas le calme et la froide réserve des personnages qu'on lit dans les livres d'histoire tout au long de leurs pages avec leurs rangées de lignes, de haut en bas et de bas en haut, il y avait toujours la mer et là, tout près, sur une élévation, au milieu des poussières du soleil, le Parthénon. Il s'était retourné pour le regarder, tout en haut, là-bas, derrière lui et son taxi. Le temple restait là, à écouter, et demandait qu'on pardonne en son nom à la ville d'Athènes. Non qu'il soit devenu, en 1973, un inconditionnel du monument dédié à la vierge Athéna, le triomphe, qu'on le veuille ou non, de courbes et d'arêtes amincissant ses colonnes dans leur élan vers quelque infini, mais six ans auparavant, en 1967, quand il était retourné sur l'Acropole, au dernier jour de ses studieuses

vacances archéologiques, s'il gardait sa faiblesse pour les ruines de l'agora et le quartier du céramique, il s'était peu à peu et avec simplicité habitué à voir le Parthénon surgir de partout à la vue et l'avaient aussi conforté dans cette approbation silencieuse les autres temples de l'Acropole, celui presque menu de l'Athéna Νική, la Victorieuse, et celui d'Érechtée, le premier roi *sauvage* ou *barbare* de la cité, avec son portique dont des femmes de marbre en supportant son toit le soulèvent quelquefois en marchant vers d'autres dieux indifférents... Je me trompe. Selon ses notes, de l'Érechteion, Marc préférait les fines et gracieuses colonnes du portique romain qui, selon lui, était de beaucoup supérieur à celui des Caryatides. Cessons ce jeu inutile et écrivons plutôt que tout ce peuple de pierres tempérerait par sa grâce et son élégance, l'omniprésence du Parthénon.

Ainsi, le Marc de 1973 se serait aperçu peu à peu, sans que l'on sache quelle illumination s'était créée dans son esprit, que sa perception de la Grèce devenait plus objective, tout en se leurrant bien sûr. Je suis conscient, en effet, de l'obscur subjectivité dont regorge l'idée d'objectivité, comme j'ai pu le lire, en avril dernier, dans les lettres que s'échangeaient Theodor W. Adorno et

Siegfried Kracauer, entre 1923 et 1966. J'oserais même dire que l'objectivité n'existe pas. Elle est, en effet, détruite à mesure par l'émotivité et les idées, ou idéologies, de celui qui parle et surtout, de l'écrivain. Il fallait donc que, dès le début, je fasse l'aveu, par cette digression, par cette dérogation à l'unité formelle et essentielle de cette fiction, que si je ne peux prétendre être objectif, je n'ai aucun droit à prêter de l'objectivité à ce Marc, ce *caractère*, ce personnage de mes dérives masculines.

## II

Sur le bateau pour Mykonos, il a rencontré un Américain d'origine grecque, Christopher, qui était accompagné de Vassilis, un Athénien. Ils ont repéré, tous les trois, au large du cap Sounion, des colonnes blanches. Le temple de Dionysos. Ses ruines éclatantes. Ce jour-là, Christopher, on s'en est peut-être douté, était beau, grand, calme, olympien, ténébreux, plus grec que les Grecs. Il fallait donc en tomber amoureux, mais Marc s'était interdit tout espoir. Ces deux jeunes Hellènes devaient former un couple d'amants. Il lui effleura l'esprit qu'il se trompait, pour aussitôt refuser la possibilité d'un bonheur, plutôt que d'avoir à rougir de son audace, devant deux fils du pays grec. Nous savons tous que le monde appartient aux audacieux et, en effet, Marc se trompait, mais ne sut jamais que Christopher avait un penchant pour lui.

Il eut toutefois la faiblesse de suivre ses nouveaux amis jusqu'à la pension où ils avaient réservé des chambres. Si vous n'entrez pas dans le lit du dieu, il est flatteur d'être invité à l'accompagner vers son séjour marin. Surtout, si

vous devez, blanc comme neige et coup de soleil au visage, affronter, à la fois troublé et frondeur, le regard amusé des garçons arrivés depuis deux ou trois jours à Mykonos et qui, à six heures du soir, bronzés de frais, prennent sur le port leur premier apéritif, avant de prendre la douche règlementaire et sacrifier à la sieste d'usage, pour jouer une heure plus tard, avec panache, un premier rôle dans les restaurants les plus éclairés possibles et, une fois repus, et ivres, s'abandonner à la chasse éperdue, mais bienséante et invisible, de l'amant d'une nuit.

Marc, de son côté, ne sachant où cacher sa valise, mais le corps droit, subit et passa l'examen des nouveaux arrivés en regardant la mer. De toute façon, le port entier n'avait d'yeux que pour le dieu grec américain.

### III

À mon grand regret, tout en satisfaisant mon désir quelque peu maladif de ne laisser rien dans l'ombre, je me dois d'aborder les fluctuations des points de chute que Marc avait connus lors de son séjour à Mykonos, en 1970, et connaîtrait trois ans plus tard. Cet historique, où j'aurais bien voulu quelquefois épater la galerie, risque pourtant de vous laisser froids, mais vous serez peut-être amusés d'y découvrir ou y retrouver le jeu des corrélations entre les désirs charnels, les chambres *chez l'habitant* et les hôtels avec leurs bungalows (où l'on mange mal, en général). Durant son premier jour à Athènes, Marc s'arrêtait soudain, n'importe où, même dans les rues, et restait là, assis ou debout comme un idiot, à se demander s'il logerait au sud-est de l'île, à presque une demi-heure du village en autocar, ou s'il chercherait à se loger, coûte que coûte, chez l'habitant, même si, selon son agence de tourisme, c'était devenu presque impossible et on lui avait conseillé de réserver une chambre à l'*Aphroditi*. Il y était resté deux ou trois jours, en 1970, mais un concours de circonstances lui avait permis de se trouver une pension, en plein centre du village, près des bars, des terrasses, des restaurants. On

peut comprendre son dilemme, habiter *en campagne* ou profiter de la vie nocturne de Mykonos. Mais quand l'Athénien lui a proposé, sur le bateau, de les suivre jusqu'à leur pension où l'on trouverait quelque accommodement, il y a vu un appel à se battre pour habiter dans le village. Sa décision était prise, il chercherait à se loger, coûte que coûte, chez l'habitant.

Oui, il restait une chambre dans leur pension, une seule, mais sur le toit. Si le jour on y crevait de chaleur, la fraîcheur de la nuit selon la propriétaire avait raison de l'atmosphère surchauffée. Marc y laissa sa valise avec un sac de voyage et rejoignit les deux autres, logés un étage plus bas, pour aller boire un ouzo sur le port. Quand ils sont revenus prendre une douche, détail historique, elle était froide; le réservoir d'eau chaude n'était plus allumé après sept heures du soir. Ils ont dîné au restaurant du *Pélican*, près des trois ou quatre moulins blancs aux grandes ailes dont il ne restait que des lattes triangulaires dénudées sauf pour un, dont les quatre ailes tournaient dans le vent, grâce à des sortes de volants qu'on y avait attachés, en les répartissant sans doute à des endroits

stratégiques, dictés par l'anémométrie; et les toits des moulins, je les ai toujours pensés bleus ou rouges selon les années, mais Marc, dans une de ses notes, précise qu'ils sont couverts de chaume, aussi gris et sec qu'il soit... Vous étiez avertis de mes détails maladifs, surtout quand ils s'avèrent faux.

Un chat famélique, près de leur table, montait une chatte famélique. Marc s'est détourné : il ne voulait pas les voir. Christopher a souri d'un sourire triste, qui n'en était pas moins vainqueur.

Et on a sacrifié à la tradition, faire son pèlerinage aux *Neuf Muses*, la seule disco gay de l'époque. On est retourné à la pension, on s'est donné la bise, et Marc, qui dormait debout, est allé se coucher dans sa cage sur le toit.

## IV

Il fut réveillé à six heures, le lendemain, par un soleil aveuglant à travers la porte vitrée de la chambre. La chaleur était insupportable. Et la place lui manquait pour ranger ses effets ou même ouvrir toute grande sa valise. Devenu le petit désespéré en vacances, une boule d'angoisse s'est formée quelque part dans son tronc, pour ne pas dire son ventre. Il devait prendre une décision. Honorer, le jour même, sa réservation à l'hôtel Aphroditi, en prétextant un retard, l'absence de taxi, n'importe quoi, ou il se trouverait une autre pension. Il ne pouvait rester sur ce toit. Les cloches des églises, les postes de radio, les sons et les bruits du village entier s'étaient jetés sur son lit de fer. Il devenait une offrande propitiatoire pour il ne savait quel péché. À huit heures, il se leva, résolu, et descendit pour monter à l'assaut de Mykonos. Il ne serait pas arrivé pour de bon dans ses rues, sinon ses *murs*, tant qu'il n'aurait pas retrouvé la pension où il avait vécu des jours mémorables, trois ans auparavant, en 1970. C'était la véritable raison de son retour en Grèce, revivre le temps passé, se replonger dans la lumière et les nuits de Mykonos.

## V

Cette année-là, jeune débutant dans les méandres géographiques et sociaux de l'île, il en connaissait une seule adresse par l'entremise d'une agence de voyages. À peine arrivé, il s'était rendu en autocar à l'Aphroditè, douze kilomètres au sud-est du village, devant la plage Tersama; j'en découvre le nom sur une carte, le 9 mai 2021; Marc n'en parlait dans aucune de ses notes. Ces détails pourront avertir les lecteurs distraits que le texte pénètre les régions d'un temps disparu.

Il y a passé deux jours, en solitaire, ignorant tout des plages encombrées et des ressources cachées de l'île. Elle lui apparaissait, alors, comme un bel écrin rocheux parsemé de murs blancs et, de plus, une étape essentielle pour aller visiter les fouilles et les beaux lions de Délos. Mais un après-midi, il a rencontré Rudolf.

Il s'était acheté le *Spiegel* ou un journal allemand pour ne pas oublier les quelques mots qu'il connaissait de cette langue et, au gros soleil, il s'était assis à une terrasse qui donnait sur le port. Un garçon à qui il a cru bon

d'accorder une allure germanique, est venu s'attabler au plus près de lui. Ce jeune homme l'avait jugé sans doute, grâce à ses lectures allemandes, aussi bien né que lui et d'ailleurs, de temps en temps, il jetait un oeil noir et averti sur Marc qui, de son côté, l'avait déjà élu au rang des dieux, ce qui n'étonnera personne. Nous lui connaissons cette mauvaise habitude, et elle lui sera fatale. Il laissait son coeur battre à l'écoute de la sensation, répandue de par son corps, le convainquant que ce bel inconnu avait tenu à s'asseoir près de lui, battements qui s'amplifiaient à la chaleur de ce *feu trop humain* qui, à sa gauche, se tenait penché ou *porté* vers lui. Il se jouait la scène du garçon pris au piège, qui s'avouait vaincu, et resterait muet jusqu'à la mort.

Son vainqueur s'est comporté de façon plus rationnelle et lui a demandé, en allemand, s'il lui prêterait sa revue, *Ihr Magazin* : on apprend donc, en lisant, que Marc avait acheté le *Spiegel*. Le ciel s'ouvrit. En *deutsch* hybride et dans un anglais de demeuré, maîtrisant à peine de troubles pensées françaises, il en est arrivé à se montrer d'accord pour partager les frais d'une chambre à deux lits que Rudolf occupait déjà. Ce fut ainsi qu'il fit son entrée

dans cette fameuse pension qui occupait encore son esprit, trois ans plus tard.

Mais si l'on veut comprendre à quel point sont restés à la fois prudents, et troubles, et en somme peu pratiques, les arrangements entre ces jeunes hommes aussi immoraux l'un que l'autre, mais sans être aussi semblables qu'on pourrait le penser, il est nécessaire d'en donner le déroulement, quitte à ce qu'on m'accuse de m'enfermer dans un autre historique formel et théorique que Theodor W. Adorno trouverait sans doute pitoyable, mais que Siegfried Kracauer verrait d'un meilleur oeil, à cause de ce partage d'une chambre, fait en toute innocence en 1970 et dans une sorte de *gaie* liberté, auquel les deux correspondants allemands n'auraient pu faire allusion sur papier, cinquante ans auparavant, dans les années 20 du vingtième siècle, que s'ils l'avaient entouré de délicates précautions médicales ou d'un cas imprévu de force majeure...

Tout d'abord, Marc a préféré rester encore deux jours, à son hôtel du bout du monde, parce qu'il les avait déjà payés. Cela paraîtra à quiconque d'une justesse

économique sans rivale, quoique le garçon qui s'avouait pris au piège d'un dieu allemand, eût la passion, et la mémoire, bien courtes. Nous ne sommes pas dans sa tête, comme nous sommes loin des notions monétaires que possédait un Canadien moyen en 1970, mais à mon avis il aurait pu sans problème majeur s'installer le jour même et le lendemain, à Mykonos, dans la chambre de Rudolf qui ne lui aurait coûté que deux dollars de plus, car elle était louée à la somme astronomique de deux dollars par jour, donc, un dollar pour chacun d'eux. Et pourquoi ne pas avoir essayé de se faire rembourser, à son hôtel, en inventant je ne sais quoi ? Il se peut aussi que je ne connaisse rien à la psychologie d'un gay sans grande expérience, durant ces années qu'on a dites euphoriques avant l'éclosion du sida. Ce cher Marc a dû juger bon ne rien précipiter pour ne pas donner l'impression de se jeter à la tête de l'Allemand dont, ne l'oublions pas, il ne connaissait rien, sauf son désir d'épargner un dollar par jour... Et n'est-il pas étrange que Rudolf n'ait pas commenté la décision de Marc qui le laissait payer pour les deux prochaines nuits, la somme totale de quatre dollars ? Il a pu se dire que cet homme répondait de façon plus que prudente, sinon suspecte, à son invitation. Mais n'était-elle pas des plus spontanées ?

Reconnaissons, toutefois, que sa requête comprenait des avantages financiers pour les deux et que la spontanéité relevait, alors, plutôt du calcul. Cessons d'analyser les jeux plus ou moins mesquins de ces jeunes gays, de vingt ou trente ans, en vacances loin de leur pays. On ne saura jamais ce qui l'emportait chez l'un et l'autre, la passion, l'intérêt ou le respect scrupuleux de leurs obligations contractuelles.

Il n'en reste pas moins vrai que Rudolf, le lendemain matin, vers 11h00, dans toute sa splendeur, descendit de l'autocar qui l'avait amené du village, à l'Aphrodité. Bronzé, en sandales, les cheveux blonds, il avait un sac de plage, acheté à *München*, et portait des shorts blancs avec une chemise italienne, rose et verte. Marc qui l'attendait, une serviette sur l'épaule, en gros souliers de marche, se retrouva intimidé. À l'époque du Moyen-Âge ou dans les romans noirs, on aurait dit que le lendemain matin de leur première rencontre, toute l'île avait découvert avec stupeur le splendide équipage du duc de Mâchicoulis ou de la marquise des Lauriers-en-fleurs qui avaient traversé les passes et les montagnes du pays pour rendre leurs hommages à quelque naïve Perrette ou au

chef grossier, mais honnête, d'une troupe de brigands vénitiens.

Il ne m'étonnerait pas que Rudolf ait voulu se montrer bon et beau prince envers le sujet qui partagerait avec lui les frais de sa pension, pendant trois ou quatre jours. Et n'avait-il pas découvert quelque séduction chez cet homme encore jeune, au visage qu'on soupçonne grave et qu'on sait si secret. Mais dans la chambre, après le repas du midi, sa figure noire de soleil et ses bras bronzés ne désavantageaient que trop le reste de son corps blanc comme le lait, que le soleil avait déjà rougi. Il avait visité pendant deux semaines la Grèce des villes et des sites archéologiques, et ne vivait sur ses plages que depuis deux jours. La générosité des princes, tout comme la mansuétude des dieux, ont leurs limites et les embrassements embarrassés de leurs corps mal assurés leur ont fait comprendre qu'ils étaient, somme toute, à la fois trop différents ou trop semblables pour se compléter. Mais en hommes liges, ils n'ont rien changé au projet de se retrouver, le lendemain soir, à Mykonos. Rudolf a passé l'après-midi sur la plage, à chanter des airs du *Chevalier à la rose*. Marc, qui n'essayait plus de comprendre ce qui lui arrivait, continuait à l'admirer en

se disant qu'il était impossible d'avoir tout en même temps dans ce bas monde et, s'il ne l'aimait pas encore, il prêtait l'oreille à cette musique qui se voilait d'arabesques et se dérobaît à mesure qu'on l'entendait. Rudolf n'en était peut-être pas l'interprète le plus fidèle, mais il en paraissait tellement amoureux qu'il imposait Richard Strauss à celui qui voulait ou pensait l'aimer, lui, le jeune Munichois, familier des cercles de l'opéra.

Quand ils ont été installés à la pension, l'Allemand s'éprit d'un Anglais dans la quarantaine. Et Marc, peu à peu, un soir, au milieu de ses déclarations effrénées, prononcées tout contre et même sur le corps immobile, endormi de la blonde Allemagne, s'est aperçu que Mykonos pouvait préserver le bonheur de ses amoureux, même s'ils étaient malheureux dans leurs amours humaines.

Ne pas être aimé dans une île, en pleine mer, ne rend ni malheureux ni heureux. Tout se passe entre l'île et soi. On n'a plus rien, et elle donne encore plus. C'est quand on croit tout avoir, qu'on ne sait pas encore ce qu'elle pourra donner.

## VI

Marc se leva, résolu, à huit heures du matin, et descendit pour monter à l'assaut de Mykonos. Il n'arriverait pas pour de bon dans les rues, sinon les *murs* de l'île, s'il ne retrouvait pas la pension où il avait vécu des jours mémorables, trois ans auparavant, et c'était peut-être la véritable raison de son retour en Grèce, malgré mon insistance à rappeler ses premières impressions et réflexions sur la Grèce antique. Et de votre côté, si vous avez l'impression d'avoir lu ces phrases, vous êtes déjà avec lui, sur son toit, le 24 mai 1973, et nous renvoyons dans les limbes, même à regret, le Rudolf de l'été 70.

En vérité, quand il descendait au port prendre son petit déjeuner, avant de chercher la pension miracle, il était moins absolu dans sa résolution et se doutait qu'on ne trouve pas sur le pas de leur porte, aux premières heures du jour, les propriétaires de chambres à louer.

Il se méfiait aussi de son sens de l'orientation, à travers Mykonos et le dédale de ses petites rues. D'ailleurs, il s'était déjà perdu dans le village. Une nuit qu'il ne s'y

reconnaissait plus, il avait demandé à un Grec, où était la mer. Demander, sur une île, où est la mer, était déjà risqué. On aurait pu passer son chemin, et le prendre pour un idiot. Mais le Grec le dirigea vers le port et, de là, à travers des rues connues, il avait retrouvé la pension *Kanena*. Six ans plus tard, c'était une autre histoire, surtout qu'il y avait maintenant un hôtel du même nom. Mais grâce à son grec, aussi minable qu'il était, il s'est informé nombre de fois et le dédale des rues s'est ouvert ou refermé - qui le saura ?- sur celle qui passait et passe encore devant l'escalier ou la porte, je ne sais plus, qui montait à l'étage des chambres. Il n'a pas reconnu les gens qui y travaillaient, mais la chambre libre, était celle qu'il avait occupée avec Rudolf : deux lits, et la place voulue pour ranger ses affaires. Il pourrait aussi dépanner un pauvre jeune homme, trouvé sans gîte au beau milieu d'une nuit sans lune. Il était heureux. Il avait feu et lieu dans l'île. Il avait retrouvé Mykonos, la Grèce, et la mer.

## DÉTAIL

Cette photo rappelle la belle obscurité de ces siècles dont tous les *occupants* sont retournés à leurs os, à la cendre, à la terre. Je l'ai prise en 1995, à *Bassai*, dans la région du Péloponnèse. On retrouve ce détail du temple dorique au cours de ma nouvelle publiée en 2019, *Fuir en Italie*. Je la ferai surgir quelquefois. Parce qu'elle me hante, quelquefois.



## À L’AFFÛT ?

Quand Vassilis et Christopher ont appris que le jeune homme qui avait obtenu une chambre, grâce à leurs bons soins, avait eu le flair et la chance, après sa nuit passée sur leur toit, de dénicher sa pension d’il y a six ans, ils n’ont pu éviter de se regarder avec une légère interrogation dans les yeux, des gestes à peine esquissés, et l’Américain aurait concédé à mots couverts que les Canadiens l’étonnaient quelques fois.

À Mykonos, si on change de pension comme de partenaire, on passe aussi la journée à la plage. Tous les trois prennent un autobus, qui contourne le village vers le sud et monte dans les collines qui le dominent. Marc revoit l’île, ses murs blancs, ses toits en damier et le port, plus bas. Durant le trajet, il découvre en cette fin de printemps une île plus verte que celle qu’il avait connue en août 70, mais toujours aussi rétive ou forte. Non, plutôt massive. Un ventre rocheux, où les pierres des champs forment des clôtures qui bordent des chapelles blanches aux coupoles rouges ou des maisons de ferme aux toits blancs, aux toits plats.

Tout le monde descend à Πλάτη Γιαλός (Plati Yialos : grand rivage ou grande plage), mais l'Athénien, l'Américain et le Canadien s'approchent du quai et prennent un caïque qui les mène à une autre plage, histoire de s'éloigner de la foule pour s'entourer d'une autre, plus étrange, non moins impitoyable, le temps venu.

À *Paradise Beach*, Marc a écrit quelques mots sur une petite carte. La mer, si claire, si verte, les rocs dénudés, à fleur d'eau, un garçon nu sur un cap, le sable blond où sont allongés, presque tous à poil, des hommes, des garçons, des filles et quelques jeunes enfants, aussi nus qu'insouciant.

Au restaurant de la plage, il rencontre le fils d'une connaissance. Qui aurait prédit qu'on se verrait aussi loin du Canada. Le fils, sans maillot de bain, entre en contact avec cet homme, déjà vu chez ses parents : première étape. Le grand garçon de vingt ans, tout nu, qui aime les jeunes filles, et l'homme dans une trentaine toute nue se

parlent sur une plage : deuxième étape. On s'arrêta avant la troisième. Un proverbe dit qu'on ne va pas si loin pour parler à des gens qui viennent d'aussi loin que soi.

Marc se demanda quelques instants comment ce garçon avait su qu'il venait à Mykonos. Serait-ce la raison pour le trouver, ici, à *Paradise Beach* ? Au bout de ces secondes, il s'est dit qu'il était impossible qu'on ait eu intérêt à envoyer le fils d'un collègue, le surveiller jusqu'en Grèce. À ce moment précis, il découvrit que cet individu n'était pas le fils d'une connaissance. Pendant qu'il revenait près de sa serviette et de son sac de plage, il a revu le visage de ce jeune homme, au bout de la dernière rangée, à droite, près des fenêtres, dans le groupe d'étudiants avec qui, durant la dernière session, il avait fait des recherches sur une nouvelle section du *Service canadien des renseignements de sécurité*, le SCRS, où des chargés de mission *chapeautaient*, de toutes les façons, les citoyens canadiens mêlés ou non au *Front de libération du Québec*, depuis les derniers événements de 1970. J'ai relu ces informations plus ou moins tarabiscotées, mais précises, sur le plan de cours présentés par Marc à ses étudiants.

Arrivé près de ses amis, il ne voyait plus comment cet étudiant, portant beau, et le sachant un peu trop, aurait déjà été engagé dans cette section spéciale... De toute façon, s'il avait bien connu un des membres du *Front de libération du Québec*, le FLQ, ils ne se voyaient plus. Il n'avait pas à s'inquiéter. Il enleva son maillot de bain, et n'y pensa plus.

Vers les cinq heures, après une dernière nage et avoir remis shorts et t-shirts, les trois amis reprennent un caïque. Quand on prend la mer, Christopher envoie la main, un geste presque imperceptible, plein de retenue et de gravité, à un garçon très brun, étendu depuis une heure sur le rocher à fleur d'eau devant eux, allongés sur la plage. Le jeune homme répondit d'un geste franc. Une sérénité s'installa dans l'air pendant que le soleil modifiait l'ombre qu'il donnait aux choses. Et l'étudiant, fils de qui l'on voudra, était disparu.

Après le dîner, au même endroit que la veille, on se rend à la discothèque des *Douze dieux*. Christopher danse avec une étrangère, laisse Marc faire quelques pas maladroits

avec lui, et il aperçoit le garçon du rocher à fleur d'eau. Ils s'adressent la parole. Il s'appelle Ulrich. Quand il les voit se parler, se sourire, Marc entend comme un déclic. Il ne sait d'où il vient. Une nouvelle nuit se mettait en marche. On croit que c'était la pleine lune. Elle est sortie des nuages. Il est allé se coucher.

## VIII

Le vent. Dans l'île, il vente deux ou trois jours par semaine. Les nuits sont alors plus froides qu'en automne au Québec. Une Française prenait son petit déjeuner sur le port. Elle jura qu'on ne la reprendrait plus sur cette terre entourée d'eau qui n'a que du vent, qui n'est que du vent. Je n'y connais rien, à part les notes de Marc. On dit que les homosexuels ne s'en plaignent pas. Ils répondent qu'ils en ont vu d'autres...

Quand le vent est à la barre, la mer houleuse jette ses embruns jusqu'aux terrasses des cafés, le sable vous colle à la figure. Vous arrivez à peine à ouvrir les portes. On les retient au prix d'énormes efforts, si on ne veut pas que sous le choc tout se brise, les vitres de la porte et des fenêtres, les cadres des entrées... J'exagère, mais dans le vent il faut crier pour se faire entendre. Quand on débouche des rues étroites du village, sur le port, on est happé par la lumière du vent, les odeurs aveuglantes de la mer, dans des échappées de soleil bleues et blanches. À un moment, rien ne bouge plus dans la lumière, et tout chavire à l'ombre et dans la mer.

Marc avait du sable ou du sel sous les paupières. Il buvait un café grec. Il n'avait pas acheté de journal. Il fermait les yeux, et regardait le vent. C'était le même matin, mais plus tard. Il n'y avait personne. On ne s'était pas encore levé ou tout le monde était à la plage.

Christopher s'était frayé un chemin à travers les chaises de la terrasse, sous les bourrasques de lumière salée, avec la sérénité et la discrétion d'un homme heureux. Café, jus d'orange et croissants terminés, ils prendraient leur autobus. Ulrich devait les rejoindre.

Le vent s'infiltrait dans le sable, se confond à la rose des vents et l'on s'en doute, non loin d'eux, à quelques portées de voix, un jeune homme était allongé, la tête sur un coussin pneumatique. Il s'est assis, s'est tourné de leur côté, et s'est détourné. Il a regardé la mer, avant de se lever et faire quelques pas vers le restaurant quand le coussin, emporté, passa près de Marc et fila sur l'eau. Il s'est dit que les vagues le rejetteraient sur la plage, tout en esquissant un léger mouvement pour le repêcher mais après tout, ce garçon n'avait qu'à surveiller ses affaires et

d'ailleurs, il passait derrière eux, leur souriait et allait le repêcher. Mais une rafale le poussa encore plus loin. Le garçon est entré dans l'eau, et le coussin roulait de plus en plus loin. Christopher et Marc se sont dit que le coussin finirait bien par revenir, repoussé vers eux, vers la plage. Mais ça soufflait vers le large, et le garçon nageait vers le pneumatique qui roulait sur l'eau, flottait, roulait encore comme un ballon, comme une roue qu'on ferait tourner avec un bâton. Il nageait toujours. Il lui faudrait revenir. Tiendrait-il ? Le coussin était rendu très loin, et le garçon de plus en plus loin du rivage comme de l'horizon lointain, où disparaissait et se perdait le ballon dans les embruns et la lumière irisée de la mer aux prises avec le μελτέμι (ce fameux vent, le meltem, dont je ne connaissais pas la syllabe finale en grec, mais peu vous chaut, sans doute). On ne voyait plus l'objet volant, dévoré par l'eau et le vent. Le garçon revenait à la nage, ne semblait pas épuisé. On échangea sur la férocité du vent, la perte du matelas, cadeau d'un ami qui avait quitté l'île, le matin même. Marc, quand on apprit qu'on parlait à un steward d'Air France, aurait-il songé au vent qui ferait fuir les amis, emporterait leurs cadeaux, ferait le vide autour d'un homme, avant qu'un ouragan écrase l'avion qui le ramène dans son pays, pour enfin se dire

désolé de ne pas avoir réagi plus tôt, arrêté le pneumatique qui passait près de lui ? Il ne pensait jamais que... N'est-ce pas ? Et pendant que le Français installait près d'eux ses pénates, Marc, tout heureux de pouvoir enfin s'exprimer dans sa langue, faire des phrases complètes, avec un vocabulaire plus élaboré, émettre des sons, des phonèmes qui correspondaient à ce qu'il voulait vraiment dire, a aussi cru, l'imbécile, qu'on s'intéressait à lui. Il avait l'impression d'avoir l'air moins demeuré, de montrer sa vraie nature, bien qu'à certains moments, il s'est demandé si la carapace que jetait sur lui l'emploi d'une langue étrangère, n'était pas préférable aux gouffres complexes que renfermait sa parole... Il valait mieux ne pas penser, se laisser rosir, rougir, et regarder bronzer peu à peu ses cuisses, déjà blondes grâce aux shorts qu'il portait depuis son arrivée à Athènes.

Christopher et Ulrich sont au restaurant de la plage. Le jeune Français, Christian, est reparti au village. Ils doivent dîner ensemble, ce soir. Marc s'éveille. À travers ses longs cils, une lumière brouillée par les embruns. Il se noie dans la mer, la mer sous le vent, comme dans les tableaux de Seurat. Il essaie de lire *Justine* de Durrell. Heureux de s'y retrouver, il aimerait lire chaque phrase à

quelqu'un; il y ressent le même trouble ou même l'extase, si j'osais l'écrire, qu'il trouve quelquefois à regarder, encore elle, la mer. *Empty cadences of seawater licking its own wounds, sulking along the mouths of the delta, boiling upon those deserted beaches...* Il ferme le livre et ne l'ouvrira plus de tout l'été. Il décidera de vivre avec et dans la mer. Elle l'enduit dans sa passivité, le convainc qu'il n'est pas fait pour l'action. Elle lui donne la preuve qu'il est comme elle : il monte à l'assaut du roc, à l'assaut de ses désirs, et ce n'est que pour lécher ses propres blessures. Sur ses rivages ou en pleine mer, Marc ne sait plus que le monde existe; il est relié aux gouffres de la vie et se regarde couler.

Les quatre garçons ne dînent pas ensemble, comme on l'avait pensé, et même écrit. Marc est attablé avec Christian dans un des meilleurs restaurants de l'île. Le jeune steward connaît les serveurs. Il est chez lui. Marc est enchanté. Après le dîner, ils entrent dans un bar des plus *fashionables*, où vous êtes détaillés de la tête aux pieds. Il n'aime pas. La raison en est-elle qu'il n'y connaît personne ? Il se renferme dans sa lucidité, et n'en parle pas à Christian. Seul dans son lit, il se déculpabilise. La faune de ce bar semblait snob, sans

intérêt. Personne d'intéressant. Même lui, devenait quelconque.

Il ne retournera pas non plus au restaurant qui l'enchantait. Les amis ne l'aiment pas, le trouvent trop cher ou pas drôle, et il reverra à peine l'agent de bord.

## IL N'ÉTAIT PAS À MYKONOS EN 1970

Alerte historique! Soupçon sur des jours *absents* à Skyros, en 1970. Même si je dois vous imposer un nouveau retour en arrière, il me paraît urgent, et honnête, de vous informer d'une erreur sur le premier séjour de Marc, à Mykonos. C'était en 1967, et non en 1970. Son souvenir de la pension ne datait pas de trois ans, mais remontait à six ans.

Le 12 septembre 2021, en prévoyant le joindre à cette nouvelle, je reprenais le journal que Marc avait rédigé, de façon très sommaire, sur ses découvertes et impressions lors de son premier voyage en Grèce, en 1967, et je lisais avec un ennui mêlé de stupeur, en-dessous de la date du 1er septembre **1967**, *je téléphone de Mykonos*. J'étais stupéfait, parce que j'étais persuadé qu'il avait découvert Mykonos, trois ans plus tard, lors de son deuxième voyage, en 1970.

La grossière architecture de la nouvelle n'était pas détruite pour autant, mais rêver de retourner dans une île et d'y loger dans la même pension, trois ans plus tard, en

1973, me paraît d'une moindre importance, qu'un désir souterrain et tenace, tenu en réserve depuis six longues années, depuis 1967. Je crois aussi que Rudolf et sa fixation sur le compositeur Richard Strauss avaient une autre allure en 1967, qui était d'ailleurs la première année où certains colonels ont supprimé la démocratie en Grèce. Et le plus grave, il s'avérait que mes recherches sur les voyages de Marc avaient été vaines et fausses.

Il me fallait, pourtant, une autre preuve. Je ne pouvais pas m'être trompé au point de biffer cavalièrement trois années dans la relation de Marc avec Mykonos, qui aurait été de six ans. J'ai alors réouvert le dossier contenant ses billets d'avion, entre 1964 et 1968, et j'y ai trouvé une lettre à ses parents, datée du 21 août **1967**, à Athènes, où il disait avoir *réservé une chambre à l'hôtel Aphroditi, de Mykonos, du 1er au 8 septembre...* Si l'architecture de ma nouvelle ne connaissait pas l'annihilation du *World Trade Center* qu'on revoyait en septembre 2021 sur tous les écrans, lors du vingtième anniversaire, cette fois, mon orgueil était plus que blessé, et je devais reprendre l'étude des lettres, des billets d'avion ou des notes d'hôtel de 1970, pour comprendre comment j'avais pu y



haut sous *Marpounta*, renvoyaient à la capitale. J'y avais aussi lu ΑΛΟΝΝΙΣΣΟΣ, *Alonnissos*, une île que je ne connaissais pas.

Mais à ces trois jours, dans Mykonos ou ailleurs, il fallait en ajouter 4 ou 5 dans un autre hôtel ou une autre île des Sporades. La seule autre piste qui se présentait dans ces documents, menait à un cul-de-sac. C'était une adresse que j'avais trouvée dans un carnet de Marc, pour les années 60 et 70. Il s'agissait d'une soeur et d'un frère, avec un homonyme germanique, qui vivaient à Toronto. Je ne trouvais mention d'aucune lettre qu'il aurait reçue de leur part. Par ailleurs, toujours en 1970, durant son voyage en Italie, avant de se rendre en Grèce, il avait noté l'adresse d'un Florentin avec qui il a correspondu pendant au moins deux ans; son patronyme commence par G, tandis que celui de la soeur et du frère est dans la section des B. Vous me direz que je confonds mes lecteurs à plaisir et qu'il n'y avait rien à tirer de ces détails. Cependant, rappelons-nous qu'une accumulation de particularités peut en produire une autre, sinon faire entrevoir la clé d'une énigme. Ainsi, parmi des livres sur la Grèce, j'ai trouvé une carte postale que Marc gardait sans doute pour une belle photo d'Athènes, la nuit, mais

au verso, après avoir écrit à ses parents qu'il partait pour Berlin-ouest, le 19 août 1970, il ajoutait, *Bon voyage dans les Sporades, surtout à Skyros*. Après ce nouveau détail, on me dira sans doute que je faisais tout un plat avec rien, que nous savons maintenant qu'il a passé à Skyros ces dernières journées dans les îles Sporades, que je dois en finir et passer à autre chose. Je m'exécute, et change donc l'année de sa rencontre avec le Rudolf et son Richard Strauss qui était 1967, au lieu de 1970. Sa mémoire d'un premier Mykonos remontait donc à six ans, plutôt qu'à trois ans, et nous devons, sans prendre la peine de corriger les premières pages de la nouvelle, en tenir compte dans les prochaines, s'il y a lieu.

Mais son silence sur son séjour à Skyros, en 1970, autant durant nos rencontres que dans ses multiples documents de voyage, comme ses journaux personnels ou ses billets d'avions, ne cesse pas de me troubler. Où logeait-il, que s'est-il passé avec ce frère et cette soeur, un couple étrange qui me fait penser, une autre de mes lubies sans doute, à Dorothy et William Wordsworth, sans oublier Coleridge... Le frère et la soeur auraient-ils fait de Marc leur Coleridge, poésie en moins ? Je déraile. OK. Mais souvent, je ne l'imagine pas moins, que je le veuille ou

non, entraîné par ces deux Canadiens-anglais dans des conversations où l'on cherchait à savoir pourquoi un Canadien-français, professeur d'histoire, avait tenu à traverser la Grèce de Marathon aux Thermopyles, et pourquoi il voyageait toujours seul... Faut-il rappeler qu'on était, au mois d'août 1970, à deux mois d'octobre 1970, des enlèvements, des mesures de guerre, de la présence de l'armée canadienne dans l'État du Québec. Et cet homme aurait-il subi une sorte de lavage de cerveau, préventif, sexuel ou psychédélique, qu'il aurait préféré qualifier, pour faire taire les objections à venir, de *bon voyage surtout à Skyros ?*

Vous préférez sans doute retourner au Mykonos de 1973. J'y retourne donc. Cependant, je vous rappellerai vers la fin de son séjour dans l'île, cette alerte et ces soupçons sur des jours *absents*, à Skyros, en 1970.

## OBJETS TERRESTRES INUTILES

Une autre journée de vent. Il rase le sol, remonte au-dessus de l'île, l'enveloppe. On ne dira pas qu'il la soulève. Il cherche à la reformer, la réinventer. Il n'annonce rien, ni pluie ni orage. Ni commencement ni fin. Il s'endort, se réveille, encore là. Cela dure des heures, des jours entiers.

Christopher et Marc ont décidé autour des croissants du café et des oranges de se rendre en caïque à la troisième plage qu'on dit mieux abritée du vent. Il n'y a presque personne. Ils se sont installés au pied de très hauts rochers. Vassilis n'est toujours pas avec eux, on ne sait plus trop ce qu'il fait. Il est ailleurs. Ulrich les a rejoints.

Marc est plus ou moins là. Deux corps sont allongés, non loin d'eux. Le plus jeune, élancé, très brun, aux traits délicats, sinon très délicats, lui a jeté un oeil. Comme si le copain n'était qu'un faire-valoir. Après deux ou trois jours sous l'influence délétère de Mykonos, le Canadien a pris de l'assurance. Quand l'autre est parti nager, au cours de l'après-midi, il parle à cette beauté danoise qui

travaille, elle aussi, pour une compagnie d'aviation et ne semble pas enthousiasmée outre mesure par l'ami nageur. Hélas! vous direz-vous, une autre intrigue se dessine, et vous en avez marre de ces jeux d'adolescents attardés qui n'ont aucun intérêt pour l'*Antigone* de Sophocle ou la Diotime de Platon, dans son *Banquet*, là où les mots élèvent enfin la pensée au lieu de la détruire sous les exigences ridicules de sexes énervés par le soleil et le vent. Je vous l'accorde. Je n'en dirais rien si cette affaire ne se développait dans la dialectique d'une nouvelle variation. Il se pourrait que vous en appréciiez l'élaboration des détails. C'est qu'il y eut simultanément des contraires, tant dans les objets charnels que dans la relation réflexive de ces deux têtes conscientes. Un désir réciproque avait lieu chez les sujets de ce possible couple, au moment même où un certain malaise s'installait petit à petit entre eux. Et si vous savez analyser les réactions tant visibles que sous-cutanées des corps, voyez chez les deux objets la conscience manifeste et donc subjective, de cette émulation et de sa dissolution. Notez à quel point le vocabulaire, pour ne pas dire la sémantique, aide l'esprit à élever sa pensée.

Marc s'est dit, l'espace d'un instant, qu'il plaisait de moins en moins à ce garçon de 18 ou 20 ans qui ne devait pas aimer sa façon de parler l'anglais, parce que ces Scandinaves sont dotés de capacités linguistiques hors pair. De plus, on ne pouvait apprécier son minable bronzage. Par ailleurs, il s'est dit, de par l'effet objectif du miroir qui troublait sa sensibilité de sujet analysant, que le Danois l'intéressait, lui aussi, de moins en moins. Un peu trop efféminé et, de façon de plus en plus évidente, à la remorque de cet ami qui le livrait en pâture aux hommes de la plage. Cette dernière conclusion est la conséquence inéluctable de subjectivités qui détruisent leur objet, à force d'y imprimer leur esprit.

Marc - mon objet *actuel* qu'il me plaît de rejeter dans l'ombre parce qu'il a tendance à devenir le sujet de mes émotions - s'est détaché de ce corps, cette réalité qu'il voulait égale à son désir et, parce qu'il voulait la voir se transformer, elle ne pouvait que disparaître en lui-même, sujet dévorant l'objet. Jeux de mots ? Jeux du désir. On apprendra par la suite que ces deux jeunes amants cherchaient peut-être un troisième partenaire et qu'ils en étaient venus à la conclusion que le Canadien était trop évanescent pour devenir un objet utile à deux personnes à

la fois, ou qu'il avait trop besoin d'envoûtement pour se soumettre à deux laquais qui, dans le plaisir de se croire des dieux, l'auraient donné en pâture à la honte de son impuissance. Que dire d'autre ?

En résumé, après quelques mots sur la plage, l'entente fut tacite. On s'était plu de loin, et il n'y avait rien à faire avec ces objets terrestres qu'on aurait voulu interstellaires. Le jeune Danois, quelquefois, saluera Marc à la sortie d'un bar, dans un restaurant, sur une plage; d'autres fois, il ne le verra pas ou fera tout pour ne pas être vu. Marc y verra l'ombre de l'amant, tout en se pensant lui-même une ombre invisible. On devient une bête sans défenses durant ces expériences amoureuses où les humains sont tous des animaux... de laboratoire.

## LE CANADA SUR LA SELLETTE

Il ventait tellement que Christopher, Marc et Ulrich sont rentrés tôt. Rencontrés dans l'autobus, deux amis hollandais de l'Allemand leur ont fait connaître un café, discret, presque caché dans une petite rue, non loin de la mer. Ils ont mangé des calmars frits et chacun a bu deux ou trois ούζα, avant de prendre rendez-vous pour le dîner. Sept heures et demie, sur le port.

Huit heures moins quart, Marc se réveille. Il s'était allongé après sa douche, et s'était endormi. Il se rase, s'habille, se précipite, avec l'espoir qu'on ne l'ait pas attendu. Il imagine mal de les voir, à une terrasse, impatients, ricaneurs... Quand on débouche d'une rue et qu'on arrive face au port, face à la mer, c'est comme sortir d'une coulisse, et entrer en scène. C'est la nuit, déjà. Des ampoules, allumées au-dessus de quelques portes. Les auvents sont retirés. Leurs supports métalliques bougent et grincent dans des rafales de sel et de sable. De toute façon, pas un morceau de tissu sur les terrasses des cafés, les tables et les chaises empilées dans la pénombre rappellent le décor d'un cirque en déroute

sur le point de lever le camp avec un groupe de garçons au coin d'une terrasse. Ils ne boivent rien; plus rien devant eux sur la dernière table encore là, sinon quelques coudes ou des mains nerveuses. On le regarde s'avancer, penaud. Il se confond en excuses, ému qu'on l'ait attendu aussi longtemps; il est passé huit heures; il remarque quelques visages qui voulaient partir depuis longtemps. C'est Christopher et peut-être Ulrich qui ont fait patienter Vassilis, cette fois avec un bel Allemand; les Hollandais ne font ni une ni deux et les entraînent dans un restau qu'ils connaissent depuis deux ou trois ans. Les patrons rapprochent des tables pour accommoder les sept qui n'arrêtent pas de parler, sauf Marc, nerveux, et encore mal à l'aise.

Personne ne commande, personne ne recommande tel ou tel plat, dans ce restaurant qui serait l'un des meilleurs de l'île. On parle. Marc sent, et le sait bien, qu'il deviendra impossible. Il suffirait que l'un du groupe s'occupe un peu de lui, mais on s'est assez occupé de lui en l'attendant, on parle, on devise, en allemand, en hollandais, en anglais, en grec. Marc s'ennuie de tous les ressortissants des pays francophones. Il n'arrive pas à suivre la conversation; même l'anglais devient une

langue inconnue; aussitôt qu'il pige quelques mots dans une conversation allemande, il lui faudrait se remettre à l'anglaise. Et ces deux Hollandais nagent avec bonheur dans ces eaux linguistiques. Il lui a semblé qu'ils lui ont dit deux ou trois phrases en français, aussitôt noyées dans le melting-pot; en tout cas, ils parlaient l'allemand et l'anglais; ils ont dû être soumis à des *drills* théoriques et pratiques, avec du par coeur militaire, dès le cours primaire, de quoi encourager un Canadien-français de retour au pays à se battre, pour qu'on parle au Québec des langues claires et compréhensibles pour tous. Marc, dans une de ses notes, déplorait que le français devienne de moins en moins prononcé de façon distincte, pour qu'il soit du moins compréhensible pour les nouveaux arrivants et même pour les anglophones qui rêvent d'aller en France pour étudier et parler le vrai Français... Cette belle lamentation, c'était en 1973. Et quelles langues parle-t-on, même aux Pays-Bas, en 2021, dans ces pays incrustés depuis l'aube des temps autour de la mer du Nord ? Aujourd'hui, on parlerait sans doute dans le désert, ou plus du tout, et on enverrait des textos de trois lignes, en hollandais, en allemand, en russe, en chinois, en grec moderne, en anglais, d'après les modèles proposés par des robots *infiltrés* de langues universelles.

La preuve ? Je me suis mis à écrire sous l'influence du personnage que j'ai inventé d'après ses notes que j'ai lues à travers ma subjectivité biaisée en train de détruire l'objectivité qui existait, bien sûr, dans les temps bénis où vivaient de vrais sujets, exempts de toute influence pernicieuse et négative, sur les plages, dans les bars et les restaurants de la Grèce éternelle.

Il est temps qu'un garçon de table efface cette atmosphère délétère, en s'approchant de la table des *μαλακα*, terme écrit sans accent réglementaire, parce que durant l'été toutes les langues connaissent le mot pour *pédés*.

On demande enfin le menu. Et on va enfin se dire les vraies choses. Marc n'aime pas cet Allemand. Il n'arrive pas à trouver ce qui l'énerve chez ce *Deutsch*, son attitude ou sa façon de parler. À moins qu'il soit énervant par nature. Il aurait même dit ou écrit, je ne sais plus, qu'il ne se reconnaissait pas lui-même, à cette table. Le vent, sans doute, ou cette angoisse qui l'oppressait dans des rêves nocturnes où il ne trouvait pas de taxi, sous la pluie, le long de chemins de terre qui longeaient des

viaducs sans autoroutes : il devait prendre un autobus, n'arrivait jamais à temps à la station, et se retrouvait dans un appartement quitté depuis longtemps, qui était encore le sien, occupé par des gens qu'il n'avait jamais vus...

Mais cet Allemand a 36 ans et n'en paraît pas 30, ce qui lui vaut l'admiration de tous, même de lui qui, à trente-trois ans, se sent et se voit plus vieux, sans réussir à bronzer. Ah! vieillir sans avoir l'air de son âge, un désir jaloux qui s'invite un moment parmi eux. Un ange passe... Et l'Allemand tonne contre les Allemands de *Nürnberg*! Marc est tout heureux de comprendre de qui il s'agit, ces jeunes Allemands de Nuremberg dont on parle logent à la même pension que lui et font du tapage jusqu'aux petites heures du matin, au point que l'Allemand de 36 ans, qui n'en fait pas 30, a menacé la propriétaire d'avertir la police, si on ne faisait pas taire ces *frisöre* qui emploient des fers à friser pour leurs cheveux bouclés, se teignent en blond quand ils ne sont pas déjà blonds, changent de toilette tous les soirs, et enfin, toute la tablée en parle, tous les connaissent, les ont déjà vus. Marc a été l'objet des attentions de l'un d'eux, le soir de son arrivée à la pension, et le plus drôle serait qu'on sût que Christopher, qui écoute avec un

certain sourire et n'ose regarder Marc, a fait l'amour avec ce même jeune et bel Allemand de *Nürnberg* deux jours auparavant... Passons, sans oublier que ces *frisöre* passent leur temps dans le bar fashionable que, la veille, Marc n'a pas aimé. Et tout à coup il ressent une certaine sympathie envers l'Allemand. Ils auraient du moins les mêmes goûts, question *gay bar* ! Mais on n'a pas dit son dernier mot sur ces jeunes de Nuremberg qui croient faire partie de l'*International Jetset*, ce qui fait rire tous les convives. Ils sont assez lucides pour savoir que personne d'entre eux n'en fait partie et tous assez fiers de ce qu'ils sont, pour ne pas vouloir en être. Quant à leur avenir, ce sera peut-être autre chose. Ils vieilliront, feront de l'argent et, en voyageant, seront sans doute partie prenante d'un jetset. Mais cette jeunesse qui se croyait tout permis, qui pouvait tout se permettre, tout comme ces jeunes sages qui savaient se tenir en public et s'apprêtaient à instaurer parmi eux et autour d'eux une société où la vie sexuelle aurait du moins autant de droits, autant de libertés que les autres réalités morales, intellectuelles ou autres, ils ne savaient pas que le Sida les ramènerait peu à peu, sinon à la vie d'antan, comme celle des années cinquante, du moins à une nouvelle ère du soupçon où l'organe mâle se rebellerait lui-même, au

nom de sa fertilité abâtardie, contre les horreurs ou soupçons que ces congénères lui feraient subir. Ce combat irait-il jusqu'à transformer la question des interactions du divin dans la conception du corps ? On ne saurait le dire, ici, ancrés dans les nuits de Mykonos. Marc n'a laissé aucune note à ce sujet, et nous n'en avons jamais parlé. Il est mort trop tôt.

On ne pensait pas SIDA, le Syndrome d'immuno-déficience acquise, en 1973. Ça n'existait pas. On n'imaginait même pas le blogue de l'An 2000. On donnait sa commande dans le meilleur restaurant de l'île, pendant que l'Allemand, on ne sait trop à qui, déclarait ne jamais aller dans les pays arabes. Et pourquoi ? Parce qu'il aimait les Juifs. On resta bouche bée. L'Allemand, oui, restaurait comme bien d'autres, mais de façon provocante, l'amitié germano-sémite, en frappant d'ostracisme ces pauvres Arabes qui auraient ainsi porté le flambeau du racisme antisémite. Marc ne savait trop comment réagir, ni s'il aurait raison de réagir. Fallait-il compatir à ce sentiment de culpabilité que manifesterait ce refus des pays arabes, applaudir le désir de réparer de façon symbolique la « solution finale » ou bien se moquer de la décision paradoxale qui ferait payer, mais

bien peu, aux Arabes les horreurs de l'Allemagne nazie, sans trop savoir si on pouvait tirer de telles conclusions du tourisme sectaire de son commensal allemand. Marc ne savait pas comment forger, de façon civile, syntaxique et grammaticale, le début d'une phrase en allemand; il a pensé s'y risquer en anglais, en ignorant s'il pourrait la continuer, et s'est rendu compte qu'en français, il y aurait tellement de nuances à apporter, d'hésitations à préciser, pour prévenir des objections intempestives, qu'il valait mieux ne rien dire. De toute façon, aucun des six autres ne comprenait le français, sinon des phrases toutes faites tirées d'un cours de conversation 101.

On apporte les plats. Toutes les commandes en même temps, comme le voulaient et le veulent encore plusieurs traditions culinaires où l'on peut goûter tour à tour l'entrée, le plat principal, la salade grecque, les aubergines frites, etc. Marc n'aime pas. Et ce restaurant, pas davantage. Et le dîner des langues continue.

- Dans mon pays, la censure est libérale.
- Dans mon pays, elle est une des plus libérales au monde.
- Dans mon pays, elle n'existe pas.

- On a pu voir tel ou tel film.
- À New York, évidemment!
- On dit que les Canadiens n'aimeraient pas le film, *Fortune and Men's Eyes*, parce qu'il a été tourné dans une prison canadienne.
- La pièce a pourtant été écrite par un Canadien...
- Oui, mais les Canadiens n'ont pas aimé. On n'est pas très ouvert sur la question de l'homosexualité, au Canada.

Tous les regards se portent sur Marc qui n'est pas fâché qu'on s'occupe de lui et, surtout, qu'on lui permette de dire que dans le collège où il enseigne, les étudiants ont monté, en français, la pièce originale. Qui dit mieux ? Ah! mais alors, on est ravi d'une aussi grande liberté de pensée, sinon de moeurs, dans ce collège canadien, mais un peu moins ravi d'avoir été mal renseigné sur l'ouverture d'esprit des Canadiens - on parlait à peine de *Québécois* en Europe avant la fin des années 70 -. On passe donc à autre chose, autour de la table surchargée de plats et d'assiettes presque vides.

- Avez-vous vu ce film, tourné au Canada... ? Je ne sais plus le titre, un film d'il y a deux ou trois ans.

Tout le monde sait de quoi il s'agit, et les sept l'ont vu en version originale, ou sous-titrée. Mais on ne lâchera pas le Canada. Marc ne l'emportera pas en paradis, avec ses étudiants. L'image du Canada n'est-elle pas ternie, plutôt que mise en valeur avec ces crimes commis sur les bébés phoques... ?

- Vous n'aimez pas *the seals*, mon cher Marco ? susurre quelqu'un.
- J'ai vu des photos. C'est horrible!

Il n'y a rien à dire, rien à contredire et, à part la question, toutes les allusions sont faites en langue étrangère, et je traduis pour aller plus vite. Marc entend les bébés phoques crier vengeance contre lui, ensanglanté du sang de leurs corps écorchés vifs. Il se risque, cependant, on ne sait plus dans quelle langue, à faire entrer en scène l'autre aspect du problème, les chasseurs de phoques, leur gagne-pain, en précisant, mais oui, et du mieux qu'il peut, que des correctifs ont été apportés, mais il ne peut se laver les mains de ce sang si rouge - *all this red blood on the snow, on the ice, through the snow* - sur les blanches banquises du grand nord canadien. Les crimes de tous les pays du monde n'effaceront jamais cette boucherie, qu'il pense ou non dans sa tête d'humilié à la

Grèce des colonels, cette même année 1973, ou à la guerre du Viet-Nam ou à *Büchenwald*, et les phoques perdent leur sang sur la table, autour des plats où jadis il y a quelques minutes baignaient dans leurs épices les morceaux délectables de jeunes agneaux. Et il continue d'avoir de mauvaises pensées, durant le flot de paroles de ces vicieux *étrangers* portant aux cieux le conseil de sécurité international fondé contre les crimes des Canadiens, et il se demande quelques secondes si les Hollandais vendent encore des manteaux en peau de phoque quand son esprit désire tout à coup rencontrer quelqu'un de l'autre bout du monde qui découvrirait sans parole ni esbroufe son coin d'azur ou d'ombre qui lui est propre et à nul autre pareil. Coincé dans ces dîners des nations, et si on parle de son pays, on cherche plus ou moins à se mettre en tête et à manifester par ses paroles une personnalité anonyme qui serait la plus représentative des homosexuels de son pays. On n'ose parler de soi; parler de soi n'est pas convenable, et on a raison. Mais soumis à des interrogations continuelles, on est sur le point de se ranger dans la majorité des homosexuels de son pays, jusqu'à penser comme eux, même si par hasard on méprisera au plus haut point leurs façons d'agir et de penser. Marc dans ce méli-mélo

que j'essaie de rendre plus vivant en ignorant toute ponctuation structurée est allé jusqu'à penser horrible faux pas que les gays du monde entier seraient entachés des pires défauts et ceux des femmes et ceux des hommes de leur pays lorsqu'il préféra, et fit bien, arrêter de penser, pour ressentir que dans les quelques mots qu'il était parvenu à prononcer en anglais, les Allemands, les Hollandais, le Grec, l'Américain et lui-même, hélas, avaient perçu une agressivité rentrée, comme un reproche à tous et à lui-même d'avoir été forcé à livrer sa pensée.

On passe à autre chose. À l'addition. À la division de l'addition. À la soustraction mentale de l'addition. À la multiplication des parts individuelles de l'addition. À la remise des drachmes à qui de droit. Un des sept lui dit, en passant, *Don't worry about your accent. You have a very nice accent. I love it.* Marc sourit et se demande en son for intérieur s'il ne déteste pas en somme être forcé dans ses retranchements. Il leur reproche leur manque d'audace et peut-être d'intelligence... Il s'arrête de penser. Ses audaces personnelles dépassent les bornes. On passe le seuil de la porte. C'est la nuit grecque aux murs blancs et aux odeurs de souvlaki. Comme si cela intéresse qui que ce soit de le découvrir. Il continue donc

à penser. Bon dieu, que veut-il donc ? Mais il se dit que malgré TOUT faire des retours sur TOUT au moment où TOUT se passe lui permet de rester accroché à des morceaux du réel, sous une forme décantée dans le temps qui passe. Il s'imagine que sans cette réflexion constante il se noierait dans une vie inconsciente qu'il finirait par adorer au point d'accumuler encore plus de gaffes monumentales. Mais non, mais non. Se contenter de se laisser aller, oublier l'esprit, laisser flotter son corps, se laisser porter par ses impulsions, comme Christopher se laisse porter par la danse, seul, au milieu d'un bar qui s'avance sur pilotis dans la mer, un autre bar qu'on faisait découvrir à Marc. Les Grecs qui ont chuchoté à l'entrée des sept garçons, n'ont d'yeux que pour ce Grec américain qui danse à merveille une danse de leur pays. On casse des verres, des bouteilles. Un serveur passe le balai. L'atmosphère de plus en plus électrique. Marc s'enfuit au bar des *Douze Dieux*, pour ne rencontrer personne, et il apprend qu'un couple de Français qu'il a rencontré sur le bateau, part le lendemain. On n'a jamais entendu parler de cette rencontre.

## L'EFFET MIROIR SUR LES CORPS

Le vent s'était tapi dans la mer. D'autres diront qu'il s'était enfoui dans les moulins, et le seul moulin dont je pense que les ailes sont équipées ou habillées pour tourner grâce au vent, était devenu comme les trois autres, un moulin dont les ailes ne tournaient plus. Cette phrase, qu'on l'aime ou la dénigre, peu me chaut, elle est aussi incontournable que le vent immobile dans ses gouffres ou que *Les Lettres de mon moulin*, d'Alphonse Daudet, qui se sont rappelées à ma mémoire quand j'avais d'abord écrit que j'interdisais qu'on fit la fine bouche en relisant ma phrase *sur les ailes de mes moulins*. Et tout ça, c'est la faute du vent. Une fois disparu, il nous aveugle. On ne voit plus que le soleil, les maisons blanches et la mer.

Tout le monde se retrouve à la plage la plus éloignée de cette époque, là où l'on est plus ou moins protégé du vent, là où les beaux garçons du monde interlope ont pris l'habitude, même par temps calme, de se regarder dans les yeux des autres. Elle s'appelle du nom grec pour l'olivier, *elia*, qui, prononcé par les Grecs *armateurs* des

caïques, sonne comme *hell*, en anglais. On aurait entendu, une fois, *We are going to hell!* On ne me croira pas. La plage, elle, existe bel et bien. Marc avait laissé un ticket pour s'y rendre, dans un dictionnaire grec-anglais.

N° 004370

ELIA

APX, 1 3

Une journée sans histoire. Marc a revu son jeune Danois qui ne le vit pas; il longeait la falaise, tout au bout de la plage, suivi de celui qui voyait tout, son éternel amant. À la fin de l'après-midi, au lieu de prendre le caïque, il a suivi le rivage pour rejoindre l'autobus à Plati Yialos. Il a rencontré un autre Français, Jean-Jacques - ah! ces noms d'évangélistes et d'apôtres -; on sympathise; les deux avaient eu l'idée de suivre le bord de mer; il l'invite à se joindre au groupe des sept pour le dîner; et à minuit Vassilis partira avec l'Allemand, de rugissante mémoire. On ne sait lequel des deux a conquis l'autre. Ce n'était peut-être qu'une entente cordiale entre le Grec au courant de tout et l'autre qui à 36 ans se trouve vieux, aurait tout

assumé, tout compris et, Dieu sait pourquoi, voit depuis toujours le monde à ses pieds.

Monsieur Marc est de bonne humeur. À la pension, il a pris sa douche, et remarqué que son bronzage prend des tons plus vifs, plus chauds; il a perdu les couleurs du homard. Cela le rassure. Tout comme cette histoire d'eau où il avait dit sa façon de penser à un Français du 2e étage qui la trouvait trop chaude pour sa douche, parce que Marc laissait le réservoir allumé trop longtemps, et qui avait eu le culot de l'éteindre quand il l'avait jugé bon. Il aurait mérité, ce Français, qu'on lui fasse prendre sa douche à l'eau froide, comme c'était la norme en 1967, il y a six ans, faute de réservoir. Détails, détails, me direz-vous, mais il avait au moins l'impression, ce jour-là, à trente-trois ans, de vivre comme il l'entendait et d'avoir le front de le faire entendre aux autres et cela, dans sa langue. Tout comme au dîner, grâce à la présence de Jean-Jacques, il a montré qu'en français il savait tenir une conversation normale. Il a même trouvé le dîner agréable; on était charmant, gentil; le restaurant que la veille il détestait, en ce jour béni, il l'adore, avec ses tables plus ou moins bancales, mais couvertes de nappes bleues, et son gros arbre, dont le tronc est sans doute

peint en blanc contre les parasites, mais dont les feuilles, par contraste deviennent plus vertes et surplombent, comme en suspension, les meilleurs touristes que Mykonos n'aie jamais connus. Cette dernière phrase *mentale* était du n'importe quoi, se disait avec plaisir, ce cher Marc. Il se sentait ailleurs, enfin; il était en Grèce; en pleine nuit; il faisait chaud; il n'avait pas froid; il était bien. Et c'étaient de jeunes garçons de table qui les servaient et qui, sachant à qui ils avaient affaire, étaient très gentils. On était donc entre soi. Même l'odeur des crèmes solaires, me direz-vous, en devenait enivrante. Je ne sais ce que Michel-Ange, Oscar Wilde ou Rimbaud en aurait pensé. Seraient-ils devenus moins géniaux dans ces années 70, où presque tout devenait permis ? Mais vous m'avez bien lu, je ressens, moi aussi, une crainte apocalyptique devant ces jeunes hommes et ces vieux de 20 ou 36 ans qui trouvent que la terre est belle, pour la seule raison qu'ils aiment ces visages, ces musculatures, tous ces corps qui créent des effets miroirs autour d'eux.

Un peu avant minuit, ils se sont rendus au quai d'embarquement. Marc, qui n'aime pas les longs adieux, n'attend pas l'arrivée ni le départ du bateau, bien qu'il aime que l'on parte ainsi, la nuit ou au coucher du soleil.

Il a souhaité bon voyage à Vassilis et à l'Allemand, dit au revoir aux autres du groupe et s'est rendu aux *Douze Dieux*. Il se sent plein d'audace. Il a bu plus qu'il ne fallait, mais l'oublie. Il aperçoit un jeune homme qu'il croise souvent depuis trois ou quatre jours; ce soir, il l'a même vu en train de dîner avec le Français de la pension, celui qui n'aime pas les eaux trop chaudes pour sa douche. Il se demande s'il fait bien de s'exécuter, n'étant pas sûr de le trouver à son goût. Il se décide à lui parler, quand il s'est de plus en plus convaincu que ce garçon l'avait regardé plusieurs fois, ces jours derniers, et par conséquent ne refuserait pas de lui adresser la parole.

Il s'appelle Jean-Marc, habite en Suisse. Au premier abord, très aimable. Il s'est même empressé d'avouer qu'il n'aurait jamais osé parler le premier.

- Votre sérieux, a-t-il ajouté, vous donne un genre qu'on n'ose pas approcher.

Le Canadien avait souvent entendu cette réflexion, et lui-même l'avait déjà faite à plusieurs personnes, une réflexion où l'on se plaît à lire une déclaration d'intérêt réciproque. De toute façon, Jean-Marc n'arrêtait pas de parler; il connaissait l'île jusque dans ses recoins et ses

aires de jeux interdits; il y venait depuis six ans; il a même abordé ses différentes expériences en les classant des pires aux meilleures qui, par bonheur, étaient les plus nombreuses; il connaissait aussi la pension de Marc; cette année, il s'était décidé pour une autre, un peu plus chère, mais l'avait choisie à cause d'un ami qui était reparti deux jours avant; et de fil en aiguille, comme cela, sans grande surprise, ils ont convenu d'aller se coucher ensemble chez Jean-Marc.

Marc n'a pas ressenti une correspondance physique extraordinaire entre eux, ce dont le Suisse s'est bien aperçu, et s'en est dit très déçu, réaction que Marc essaya d'amoindrir, sinon d'effacer, à force de se reprocher cette mauvaise impression, et il regrettait d'être toujours un peu compliqué. Il aurait aimé avoir plus d'aisance dans son corps et aussi ne pas se fier à ses premières réactions, pendant que Jean-Marc avait de moins en moins de plaisir à l'entendre parler de techniques mal possédées et, bien sûr par ricochet, apprenait encore plus que leur *affaire* connaissait des ratés évidents, même s'ils avaient réussi à atteindre quelque jouissance charnelle, mais plus que minime, comparée à celle qu'on espérait, en tout cas, du côté suisse. On s'est endormi.

Quelques instants plus tard, Marc s'est réveillé. Il était hors de question qu'il éternise son malaise. Il s'est rhabillé, a fait des adieux rapides et laissé le jeune homme, seul, dans son lit. Il a promis de le revoir à la plage, le lendemain, et descendu les escaliers, comme un voleur, pas très heureux de son attitude qu'on aurait appelée peut-être, en 2021, bipolaire...

Le temps était à l'orage. Pleuvrait-il ? Une porte plus loin, il est entré dans sa pension et s'est couché, mort de fatigue. Mais il n'arrivait pas à dormir. Il pensait à ce réservoir d'eau chaude qu'il faudrait éteindre à tel degré mystérieux selon un touriste de l'étage au-dessus. Ce Français lui avait pourtant souri, pendant qu'il dînait avec Jean-Marc qui acceptait une heure plus tard de lui parler, aux *Douze dieux*, preuve que cette histoire d'eau chaude, s'il l'avait racontée au Suisse, ne l'avait pas empêché de baiser et qu'elle ne dégénérerait pas en guerre ouverte à la pension. Mais il n'arrêtait pas d'y penser. Il voulait dormir. Il était cinq heures du matin, encore et toujours étonné d'entendre le tonnerre gronder sur l'île de Mykonos, en se remémorant pour la centième fois cette

histoire de commutateur pour la douche, sa lampe-témoin, la petite lumière rouge, et le mot de commutateur s'est mis à l'amuser, sûr de ne pas l'avoir employé dans sa discussion avec le Français, ni en pensée ni en parole, mais pourquoi s'en rappeler encore et toujours, revivre la scène d'un commutateur allumé par lui, éteint par un autre, rallumé, allumé, et encore éteint. Il voulait dormir, n'avait pas envie de rire du commutateur, quand le maudit Français a recommencé à faire son boucan. Le lit, la chambre, le plancher, le plafond, tout bougeait quand il en était aux dernières minutes de ses ébats amoureux; il l'avait même plaint, dans sa tête, avant cette histoire d'eau chaude, d'avoir comme chambre une caisse de résonance. Il lui avait promis de fermer le commutateur quand il aurait terminé sa douche, se répétait-il, allongé dans son lit, à cinq heures et quart du matin, voulant toujours dormir. Il n'entendait plus rien des craquements de la chambre du haut. Lui parvenait quelquefois le grondement lointain du tonnerre... Mais quand il était sorti de la salle de bain, la lampe-témoin du chauffe-eau était éteinte! Il lui avait promis de l'éteindre, et le Français ne l'avait pas cru; frustré, il l'avait engueulé, au bas de l'escalier, et ils avaient recommencé à s'envoyer des bêtises, à s'agresser, à s'injurier de bas en haut, de

haut en bas de la pension où il n'arrivait toujours pas à dormir. Pourquoi, bon Dieu, sa chambre était-elle sous le maudit Français ? Il n'arrêterait donc jamais d'y penser et repenser ! Et à ce coup, il arrêta d'y penser, en se demandant s'il rejoindrait Jean-Marc, le lendemain, à la plage de *l'Enfer*. Il décida de s'arrêter d'abord sur une des premières plages, et d'aller le retrouver plus tard. Mais cette histoire de douche ? Comment savait-il qu'il s'était engueulé avec ce Français, et pas avec un autre ? Était-il le seul à l'étage ? Il s'endormit. Il avait commencé à pleuvoir.

## IL Y A FISSURE... ET FISSION

Quand il se réveilla, le soleil avait tout séché. Encore endormi, aveuglé de lumière, il prend son petit déjeuner, vers midi et demie, sur le port. Il achète un journal américain. Hier soir, des officiers de l'armée grecque ont tenté un coup d'état contre les colonels; on les a arrêtés; des marins grecs se sont mutinés dans un port d'Italie. Il se promet de recommencer à acheter des journaux. Ces événements le troublent et l'intéressent. Il se raisonne. Ils lui apparaissent bien lointains. Auront-ils des répercussions sur ses vacances ? Presque honteux d'une telle crainte, il n'est pas malheureux de s'apercevoir qu'il se passe enfin quelque chose, et se dit qu'il n'est pas le premier à penser que les militaires, les menaces et les déclarations de guerre renvoient à la mort les échecs amoureux, et servent d'aliments aux grandes amours. Et serait-il urgent de dire ou redire que Mykonos était perçue dans les années 70 comme le paradis de la *gaieté* ? En descendant de l'autobus, à Plati Yialos, si vous montiez dans un caïque, la première plage où l'on pouvait s'arrêter, s'appelait *Paradise* (on la connaît déjà), mais si le caïque vous amenait encore plus loin, vous mettiez pied à terre à *Super-Paradise*. Le préciser

amenuiserait-il le scandale possible devant les comportements trop humains, surhumains et quelquefois inhumains des protagonistes de cette nouvelle enchanteresse ?

Aujourd'hui, Marc s'arrête à Super-Paradise. Il est étonné d'y voir Christopher, Ulrich et les Hollandais. Ils lui annoncent que le lendemain soir, ils mettront le cap sur l'île de Paros, et il apprend que l'étudiant rencontré au tout début, partait le jour même pour Athènes; il retournait au Canada. À part la mutinerie et le coup d'état raté, ce fut un jour de grands départs. Le paradis se fissurait.



Le temps devenait nuageux. Ce serait les grandes manoeuvres, faire de nouvelles connaissances, conserver son *standing* des derniers jours.

Ils ont décidé, tous les cinq, de rentrer à pied, par des sentiers qui longeaient le lit desséché d'une rivière et serpentaient (j'avais d'abord écrit, *sinuaient...*) à flanc de collines pour rejoindre une route. Marc trouvait cette marche *heureuse* et en devenait heureux. L'île était plus verte qu'il ne le croyait. À son premier séjour, il y avait six ans, c'était la fin de l'été, tout était sec, gris et ocre, tandis que le 28 mai 1973 le soleil n'avait pas encore tout desséché. Il décréta alors que le voyageur devait se méfier des saisons. Mais aussi décider - quel choix tragique! - du moment idéal pour revenir à Mykonos. Au printemps ou au mois d'août ?

Des Grecs, montés sur des ânes, les ont rejoints. Ils passent près d'eux, un moment. Christopher, en regardant les ânes s'éloigner, fait la remarque que pendant ce temps d'autres humains veulent retourner sur la lune, envoyer des fusées vers Saturne, vers Mars. Marc ajoute que, pourtant, les humains marchent encore. Un des

Hollandais vante aussitôt les mérites de la marche à pied, un des meilleurs exercices physiques. Marc s'est vu sur-le-champ incompris et s'apprête à préciser ce qu'il voulait dire, mais son anglais allait s'embrouiller dans ces subtilités, et il se tait, découragé. Au lieu de s'étonner du paradoxe des ânes et des spoutniks, il aurait voulu qu'on s'émerveillât de pouvoir toujours marcher malgré tous les autres moyens de locomotion, voitures, bateaux, trains, avions. Grâce à ses jambes, il était relié aux lointains habitants de l'ancienne Grèce, il était leur copie. On était les contemporains des anciens qui vivaient dans la plus haute antiquité grâce aux articulations de son corps, aux circonvolutions de son cerveau, et nul ne pouvait s'extraire de ce squelette et de cette chair séculaires. *Words, words...* Je sais. Je brode. Je me tais.

En arrivant à la pension, il échangea pour la première fois quelques mots, *words, words*, avec un autre des Français qui habitaient l'étage au-dessus du sien. Quelques jours auparavant, il n'avait pas osé lui dire bonjour. Il s'appelait Jean-Luc. C'est un détail, me direz-vous. L'on dit aussi que le diable est dans les détails.

Après le dîner, nos cinq inséparables sont retournés au bar de *la Grotte*, où Christopher avait charmé les Grecs en se donnant en spectacle dans une danse mémorable. On pardonne beaucoup à la beauté. Ce soir-là, on a préféré discuter de religion. Marc disait oui, disait non, du bout des lèvres. Oui, il était catholique, non, il ne pratiquait plus et ne croyait pas à ce dieu. Il ne voulait pas en parler; on croit ou l'on ne croit pas. Pourquoi en parler ? Tout en buvant son *Botrys*, un cognac grec, il s'étonnait d'apprendre qu'on s'avouait encore croyant, durant l'été torride, amoureux et sexuel de 1973, à Mykonos. Ses copains de bar discutaient des mérites respectifs de leurs religions. Des guerres de religions, on était passé à des conversations religieuses, tout en sirotant son cognac. Était-ce une concession à leurs entourages qui voyaient plutôt les gays comme de grands pécheurs ? Quelquefois, déjà, il aurait voulu que plus personne ne soit croyant. Ni religion ni dieux. Ce soir-là, il aurait été idiot d'en manifester la volonté et, dans les faits, il ne professait pas une telle négation, qu'il n'avait d'ailleurs jamais exprimée, de façon claire et nette. Mais qu'on arrête d'en parler, pour l'amour de Dieu.

Un très beau jeune homme, d'une blondeur provocante, une feuille de figuier à l'oreille, est alors entré par la porte qui faisait face à leur table. On glissa à l'oreille de Marc que le mot grec pour le figuier (ou peut-être la figue) signifiait aussi *pédé*, *queen* ou *queer*, et tout ce qu'on voudrait. Il ne l'avait jamais entendu; on ne l'écrira donc pas. Les clients se retournaient sur son passage, avec des sourires amusés. Le pauvre garçon rougit, chercha du coin de l'oeil une place qui serait libre et n'en voyant aucune, ce qui sans doute l'a rassuré, il chercha la sortie et passa de nouveau devant eux. Mais on n'avait pas terminé cette passionnante discussion sur les religions, et Marc s'est enfui, avec force politesses, au bar des *Douze dieux*, avant d'aller se coucher, seul.

## LES RENCONTRES FORTUITES VALENT L'ÉTERNITÉ

Le groupe des quatre ne prendrait pas le bateau durant la soirée. Ils s'embarquaient pour Paros, à midi. Pendant qu'il déjeunait avec eux, sur le port, Marc se demandait comment remettre à Christopher un bout de papier où, si jamais il passait par Montréal, il avait écrit son adresse et son téléphone. Il ne voulait pas le faire devant les autres, parce qu'il n'avait pas l'intention de leur laisser ses coordonnées. D'ailleurs, personne ne parlait d'échange d'adresses, il n'avait donc pas à se formaliser de la remettre à un seul d'entre eux, mais tout en ressassant son problème, il eut comme l'impression que l'Américain était à cent lieues d'avoir une idée pareille, et serait peut-être embêté de le voir prendre une initiative du genre.

Il s'était demandé, une ou deux fois, s'il n'aurait pas dû, les premiers jours, l'air de rien, lui proposer une nuit, disons, de sommeil. Il avait manqué d'audace. Christopher aurait peut-être été ravi de se savoir désiré, et de combler - qui sait ? - un désir, un espoir qu'il ne se serait jamais avoué à lui-même, et qu'il aurait encore

moins osé exprimer, fût-ce à voix basse, devant quiconque et surtout pas à l'Athénien qui voyageait avec lui. Et cet espoir n'aurait-il pas été pour Christopher, comme pour Marc, de rencontrer en Grèce le compagnon idéal ? Et une fois enfoncé dans les dédales de ses désirs que, faute de les voir s'accomplir, il prêtait à *l'autre*, il se rappelait que l'imprévu arrivait quelquefois. Il n'avait jamais imaginé, par exemple, avant même d'arriver dans l'île, qu'il rencontrerait sur le bateau la réalité physique (pour ne pas dire *le corps*) d'un tel désir, d'un tel espoir, ni qu'il lui serait facile de prononcer les premières paroles. Oui, l'Américain voyageait avec un ami, mais allez donc savoir le degré d'amitié qui les reliait l'un à l'autre; ils s'étaient peut-être rencontrés par hasard, au début de leurs vacances en Grèce... Il s'est repris. Il s'accablait de faussetés. La vérité était que son orgueil l'avait retenu de faire ou dire quoi que ce soit, qui aurait blessé cette amitié qu'il s'était juré de respecter à tout prix, comme frappé par les objurgations de quelque dieu grec. *Noli eum tangere! Ne le touche pas!* Et il s'était retiré dans les coulisses de ce rêve qu'il avait eu sous les yeux, et qu'il mettait toute sa dignité à refuser, entre autres, au nom de son âge. Qui s'intéresse, quand on a vingt-cinq ans, sous le ciel de Grèce, à un vieux monsieur

de trente-trois ans ? Oui, il n'y avait pas tant de différence, mais n'avait-il pas voulu plutôt prouver son autonomie, sa capacité à se débrouiller, même si on ne lui en demandait pas tant, en se mettant à la recherche d'une autre pension, après sa fuite du toit surchauffé qui était peut-être, ce toit, l'épreuve à subir pour se trouver une chambre au même étage que Christopher, sinon un lit aménagé près des deux grands amis... Là encore, il devait refuser ce mirage et accepter une autre vérité : Christopher lui avait laissé sa chance, et n'en parlait plus.

Il est sorti de la lune, comme on disait dans sa jeunesse, quand il s'aperçut que Christopher allait poster des cartes à des amis, avant de s'embarquer pour Paros. Il y vit l'occasion de lui remettre son adresse. Mais il n'en fit rien. On le verrait partir à sa suite, on se demanderait pourquoi et, le plus probable et le plus dangereux, Christopher en parlerait à son retour de la poste, l'air de rien ou pour s'en vanter, s'en moquer, avec un sourire de compassion, un sourire en coin à ce pauvre Marc qui se verrait mis à nu, dénoncé comme hypocrite et surtout, surtout, obligé de donner son adresse à tous jusqu'à son départ de Mykonos. Il est donc resté assis devant son croissant froid, la tasse d'espresso vide, avec l'envie de

renverser le verre de jus d'orange, par étapes, sur chacun de ses bons amis de mai 1973. Et les yeux dans le vide, il s'est demandé dans les soubassements de ses sombres pensées si ce genre de rencontres fortuites que l'on fait durant ses vacances, ne devaient pas rester fortuites pour l'éternité. Il ne fallait pas poursuivre par des artifices ce qui était arrivé ou aurait dû arriver de façon naturelle, comme par hasard. Et quand Christopher est revenu de la poste et qu'il a rapproché sa chaise de celle de Marc, il ne voulait plus lui donner son adresse, parce qu'il avait toujours su qu'il valait mieux n'en rien faire. S'il fallait qu'un jour il le rencontre à nouveau, ce devait être par le plus formidable des hasards. Il se leva et dit au revoir aux quatre qui préféraient aller à Paros. Il n'attendrait pas l'arrivée de leur bateau ni son départ, et il s'est rendu à la même plage que la veille, à Super-Paradise. C'est la première fois qu'il serait seul dans l'autobus qui les conduisait tous les jours jusqu'aux caïques. Il ressentait une certaine lassitude, comme s'il était obligé de passer ses vacances au bord de la mer Égée.

Il passa quelques heures sur la plage. Il a réussi à lire quelques lignes de la *Justine*, de Lawrence Durrell. Il me

revient que j'ai déjà commencé à lire ce roman, et que je n'ai jamais pu le terminer.

Son premier souci, en revenant à la pension, est de ne pas dîner seul. Il pense aux Français. L'ami suisse, Jean-Marc, il ne l'a pas revu depuis la nuit de dimanche, et on est mardi. Il se sent fautif. En se quittant, cette nuit-là, on s'était donné rendez-vous pour le lendemain. Une nouvelle hantise. Avant de passer sous la douche, il salue quelqu'un qui monte l'escalier extérieur, dans la pénombre. C'était peut-être le Jean-Luc à qui il avait parlé, la veille. En se lavant la tête, il se demande comment s'y prendre pour que devienne possible, sinon inévitable, un dîner en compagnie des Français. Il ne tient pas tant que ça à les rencontrer, mais se refuse à dîner seul, et se dit qu'après tout, il ne serait pas mauvais de mieux les connaître. Et ce Jean-Luc n'est pas si mal, même pas mal du tout. Et cette histoire d'eau chaude et de commutateur avec ce Français de là-haut dont il ne sait toujours pas le prénom, ne doit pas contaminer à jamais ses rapports avec lui. Il sort donc de la douche, éteint l'eau chaude que cette fois, tiens, tiens, on a laissée allumée, retourne à sa chambre, s'habille et, avant de se raser, se rend au bas de l'escalier pour demander à parler

à Jean-Luc. Qu'il lui ait aussitôt répondu, ce qui tenait du hasard ou du fait que, dans ces pensions, on laissait souvent sa porte ouverte à cause de la chaleur, Marc en fut, comment dire, ragailardi. Il a monté deux ou trois marches et lui a demandé dans son meilleur français de jeune mousquetaire effronté, mais d'une voix assurée de son bon droit, s'il pouvait se joindre à eux pour le dîner, se retrouvant seul, les amis partis... Il n'en rajouta pas davantage, et Jean-Luc accepta comme si c'était la chose la plus naturelle au monde. Il partait tout juste avec un ami... Marc s'excuse, proteste que ce rendez-vous change tout. S'il avait su, il n'aurait jamais osé, il ne veut pas les ennuyer. Jean-Luc lui répond qu'il ne doit pas s'en faire et, content de cette occasion, l'invite à les rejoindre dans un restaurant que Marc ne connaissait pas encore. Le Canadien se rase donc, un peu plus heureux qu'avant, tout en se demandant d'où lui venait cette crainte de manger seul.

L'heure du rendez-vous n'a pas été fixée. S'il est en retard, on ne devrait pas s'en étonner. Mais, à son arrivée, Jean-Luc et son ami, qui s'appelle André, ont déjà commandé et sont même déjà servis. Marc n'y prête pas attention. Il est tellement satisfait de s'être invité et ne

pas avoir essuyé de refus, qu'il ignore ce qui, en temps ordinaire, l'aurait pour le moins intrigué. Jean-Luc, de son côté, le regarde d'un air décontracté, sinon négligent, et souligne que pour une fois on pourra parler de l'extrême rapidité du service grec, façon sans doute de laisser croire qu'ils étaient tout juste arrivés et avaient été aussitôt servis. À moins que cette remarque cachât un brin d'ironie ? Mais non, laissons, laissons cette orgie de détails qui enlève tout suspense à l'intrigue de ce récit historique si palpitant, et suivons Marc du regard, quand il donne sa commande au serveur et, à son tour, regarde André, cet inconnu, qui lui rappelle son premier ami « sérieux », les mêmes yeux bleus, avec ce sourire à la fois ironique et étonné. Il se sent de mieux en mieux, en répondant à toutes les questions qu'il lui pose, sur son voyage, sur le Canada, et quand il lui répond qu'il est professeur d'histoire, le jeune homme avec un grand sourire et peut-être un clin d'oeil à Jean-Luc se déclare prêt à prendre des cours d'histoire. Marc s'était demandé quels étaient les rapports exacts entre les deux Français et les avait d'abord crus très étroits, mais il s'aperçut peu à peu qu'ils seraient plutôt libres ou même aventureux, sinon très *ouverts*.

Le *Dictionnaire analogique* de Charles Maquet m'a été utile, en bonne partie, pour qualifier ces rapports d'un autre mot que *lâches*, qui me vint d'abord à l'esprit, mais il portait trop à confusion. Ce dictionnaire m'a été offert par mes parents, comme cadeau de Noël, en 1952, avec le *Dictionnaire étymologique* d'Albert Dauzat; ils me faisaient ce présent, auquel j'étais loin de m'attendre, sur les conseils d'un prêtre, mon professeur de français, en classe de Méthode, dans les Hautes-Laurentides du Québec, parce que je l'aurais eu amusé, ou étonné, avec une composition sur l'arrivée de Mgr de Laval, à Québec, en 1659. Je ne sais si on offre encore des dictionnaires aux garçons de 12 ans, dans les écoles secondaires, et je doute qu'ils servent encore à quelque chose dans nos pays, même si les cellulaires et les ordinateurs en regorgent; on dit aussi que les poètes et poétesses (quel mot affreux) écrivent de plus en plus une langue digne des *dialogues les plus courants*... Je n'y connais rien, me direz-vous, quoique recevoir des dictionnaires, d'un bon volume, sinon d'un bon poids, consacrés à des phénomènes comme l'analogie ou l'étymologie, peut inviter jeunes garçons et jeunes filles à se demander ce qu'ils pourraient faire avec eux, ce qui les obligerait à les ouvrir, et c'est le début d'une aventure qui vaut les

voyages télévisuels d'aujourd'hui, encadrés dans un écran et sans odeur.

Cette digression est trop longue, et Marc se serait moqué de mes essais de qualification sur les relations *lâches* ou *ouvertes* de Jean-Luc et André. De toute façon, il apprenait tous les jours, comme je l'ai trouvé dans ses notes ou que je l'ai écrit ailleurs, quelque part, et peu importe, que dans l'île on n'a pas le temps de faire une étude psychologique des rencontres individuelles, qui relèveraient, selon d'autres, d'une psychose généralisée; il vaut mieux saisir, quels qu'ils soient, les messages ou les soupçons les concernant, quand on les suppose, les ressent ou les entend...

Message reçu, donc, par Marc. André, mi-figue mi-raisin, se disait prêt à suivre des cours d'histoire avec lui. Il en est charmé. Il ne s'agit plus d'intuition. Il a la certitude que le temps travaille pour lui, mais comment profiter de cet avantage, comment procéder et comment prévenir l'avenir. Il continue à manger de ceci ou de cela, comme si rien ne s'était passé, et l'air de rien il demande où sont

Jean-Marc, l'ami suisse, et l'autre, dont il n'a jamais su le nom.

- Je croyais qu'on dînerait tous ensemble, dit-il.

Toujours, chez lui, ce désir de réunir le monde entier autour de sa table, du moins un monde qui parle sa langue. On lui apprend qu'ils ont dîné plus tôt, et que l'autre s'appelle Jacques. André ajoute que Jean-Marc - encore ces prénoms des années quarante ou cinquante - sortirait d'une peine d'amour. Jean-Luc esquisse aussitôt un de ces gestes où l'on comprend que le sujet ne doit pas être abordé en ce moment précis ni devant telle ou telle personne qui est présente. Marc ne pose donc pas de question, mais se demande s'il s'agirait de lui... Quand on n'aime pas, on croit souvent, sinon toujours, être aimé par l'autre et quand on aime, il ne faut rien croire, sinon qu'on n'est pas aimé. Réflexions qui s'envolent, comme les anges passent au milieu des silences. Malaise. On regarde les chats tourner autour des tables. Marc n'a pas terminé son dessert, que les Français doivent le quitter pour rencontrer des amis quelque part et André, le pervers, a su glisser pendant la concert des adieux qu'il finirait sa nuit, comme toujours, au club des *Douze dieux*.

Marc ira d'abord, seul, au bar de *la Grotte*. Quand il voit Jean-Marc, au bar, lui tendre la main, il ne sait trop, l'espace d'une seconde, que penser, mais il convient *in petto* que Jean-Marc ne lui en voudrait donc pas de lui avoir refusé une expérience amoureuse, sinon sexuelle, et commande un Botrys, tandis qu'un Noir a l'oeil sur le jeune Français, lui fait la cour et que Jean-Marc ne fait rien pour encourager cet Américain, qui s'appelle Jim. Marc - vous me suivez ? - en est déjà à son cinquième Botrys (prononcé *Votris*) et n'arrive plus à articuler, son accent québécois revient au galop, ce qui fait sourire il ne sait plus qui, ce qui l'enrage, sans trop savoir ce qui le fait s'enrager, les sourires ou l'accent soudain de son enfance retrouvé, avec les R roulés. Il a l'idée de les développer à outrance, d'affirmer cet accent, de le jeter à la figure des gens qui, pourtant, l'ont déjà oublié ou ne l'ont pas entendu. Il continue à boire et, enfin, s'enfuit au club des *Douze dieux*.

Comme prévu, il y trouve André qui, même si Jean-Luc est encore avec lui, le demande à danser - vieille formule ? - et lui dira qu'il veut le revoir à la plage, le lendemain.

- Et ce soir ?
- Je rentre avec Jean-Luc. Une promesse. Il part demain. J'aimerais mieux pas, mais j'ai promis.

Alors, comme envoûté par cette fidélité à ses engagements, tout à l'honneur du bel André aux yeux bleus, il lui promet à son tour d'être à Super-Paradise, où il risque encore une fois de causer du dépit à Jean-Marc, le Suisse, ou de s'en attirer, cette fois, la malédiction.

Cet après-midi, sur le réseau du Metropolitan Opera, un ténor que je ne connais pas, lançait, *fortissimo* et au plus aigu de sa voix de tête, à la Desdemona de Verdi, dans son *Otello*, la malédiction qui annonce déjà son meurtre, *Anima mia / Te maledico!* Serait-ce l'occasion rêvée pour dissenter sur les malédictions encourues par les gays de multiples façons ? Un peu partout, on combat encore et toujours l'homosexualité, entre autres parce que les homos ne feraient aucun cas de la moralité des jugements sévères, sinon radicaux, qui pèsent sur eux depuis quelques siècles; ils préféreraient ne pas s'en faire une montagne, comme s'ils acceptaient, par cynisme, d'être maudits eux-mêmes ou même s'en réjouissaient. Marc a semblé, en effet, faire peu de cas de la malédiction que

pourrait jeter sur lui, le jeune Jean-Marc, s'il formait des liens amoureux, sinon charnels, avec André. Il est évident que je me suis embarqué, ici, dans une galère malencontreuse qui pourrait devenir un cas de casuistique jésuite. Présentons alors les choses d'une manière que j'appellerais *personnaliste*, sinon *criminaliste*. Tout en reconnaissant que je pousse un peu trop la note, en mêlant les refus de s'en faire une montagne aux galères et aux crimes. Mais que voulez-vous ? Faute de célébrités, il faut mettre un peu de muscle dans cette histoire d'amourettes sans lendemain. Donc, lequel de mes personnages serait le plus cruel ? Si de nos jours, toucher un corps habillé est de même acabit que le violer, consoler un ami en faisant l'amour avec lui, au lieu de faire l'amour avec qui l'on aime, paraîtrait aux apôtres de la Raison et de la Vérité du même acabit que nier tout sentiment vrai, sorte de cruauté envers l'Idée, l'essence ou la spiritualité de l'Amour. Marc sera plus pratico-pratique, sans doute dans ses craintes inconscientes d'être un jour le jouet d'une telle mise en scène. Il se demandera lequel est le plus cruel, André qui rentre, semble-t-il, sans plaisir amoureux passer une nuit charitable avec Jean-Luc, ou lui-même qui fait fermenter son désir d'André dans cinq ou six Botrys et qui pourra,

le lendemain matin, prendre du plaisir avec cet André, grâce au départ d'un homme trompé. On voit, tout de suite, que le point de vue adopté prend le pas sur quelque vérité, et même sur le concept de cruauté. S'agit-il de cruauté, quand on a la bonté de faire plaisir à qui sans doute on n'aime plus ? Mais ne disait-on pas dans nos grammaires latines, *Si vis pacem, para bellum*. Ainsi, tout en voulant du plaisir durant ses vacances à la mer, on devrait accepter d'en donner à qui n'en donne plus... Ce serait en tout cas de bonne guerre, et ce ne serait sans doute que littérature, à moins qu'on ne convienne qu'il y a dans cette promesse faite à quelqu'un qu'on n'aimerait plus, de passer une dernière nuit avec lui, non pas une guerre mais un simple jeu de passe-passe, parce que cette promesse plus ou moins hypocrite sera rachetée si, le lendemain, on honore celle faite à un autre de passer le jour ou la nuit avec lui, parce qu'on ne sait pas encore si on s'aimera en vérité jusqu'à un jour prochain. Vous saisissez ? Ce tour de passe-passe n'aurait étonné Marc que quelques secondes. Il serait entré dans le monde de l'*ouvert* ou du *laxisme*... L'esprit maléfique de l'île est désormais ancré dans ses désirs, et il rentrera se coucher, seul, avec des images de plage plein la tête.

## LE RÊVE ET L'ÉCRITURE : NÉGATIF DU RÉEL ?

Mercredi, le 30 mai 1973.

Il se réveille autour de midi. Il ne sait pas la date du jour, mais il devrait être à la plage. Il ne s'en fait pas. Il finira par y arriver, comme tous les jours depuis le 24. Il a l'impression d'être poussé par une force obscure. Qui pourrait lui prouver qu'elle existe ? Comme elle n'est pas si obscure, il décide qu'elle n'existe pas. Cela n'a aucune importance. Il n'y a presque personne dans les cafés du port. Un journal, emporté par un léger coup de vent, roule à ses pieds; il le feuillette, on ne parle plus du coup d'état manqué. Il finit son café grec et à pas tranquilles va prendre son autobus, de l'autre côté du village, un peu plus haut.

Quand il arrive à Super-Paradise, il est deux heures. En débarquant du caïque, il a vu André et Jean-Marc, assez loin, étendus sur le dos, l'un près de l'autre. Ils l'ont aperçu; ils s'appuient sur les coudes, le regardent s'approcher, quelques secondes, et se recouchent. Quand il s'installe près d'eux, ils s'étonnent qu'il arrive si tôt.

Est-ce qu'André douterait de ses bonnes intentions ? Jean-Marie, qui sait les *lâchetés* de Marc à son égard, ne peut pas le convaincre du contraire. La seule chose qui lui reste à faire, s'étendre près d'eux. Une heure après, ils vont luncher au petit restaurant de la plage. Un temps assez long s'est passé, avant que Marc reconnaisse qu'il avait été touché qu'ils l'aient attendu, et il se sent de plus en plus sûr de lui. Ils lui ont d'ailleurs dit qu'il avait recommencé à prononcer des R normaux. Selon eux.

À deux heures, la plage était pleine de monde. Il n'en avait jamais vu autant, parce qu'il n'y était venu que les jours de grand vent. Vers cinq heures, il n'y avait plus que nos trois personnages et deux autres, de pays inconnu, étendus plus loin. Après jeux de mains, jeux de jambes, jeux de pieds, Marc et André s'embrassent. L'homme du Canada est dans un état d'euphorie qu'il se plaît à croire, ce jour-là, le comble de l'érotisme. Il me l'a confié dans l'avion, un mois plus tard. Il ne savait pas ce que faisait Jean-Marc, près d'eux.

On retourne au village par le sentier qu'on connaît déjà, à travers les collines. Il découvre le coucher de soleil,

comme si c'était la première fois de sa vie qu'il contemplait les rougeoiements du ciel. La terre, la mer, le soleil lui pénètrent les poumons, le ventre, les cuisses. Il devient transparent dans la nuit qui s'avance. Le sel de la mer imprègne les pores de sa peau de plus en plus bronzée et la mêle au sable des grèves. On déraille un peu. Un Français, plutôt âgé, les suit; Jean-Marc et André le surnomment Frankenstein; il faut arrêter un plan pour le semer. Et on n'y pense plus. Les deux franchouillards confondent le baron Frankenstein et sa créature, qu'ils appellent son hapax humanoïde, jusqu'à ce que ses éléments *multigénérés* les détruisent l'un et l'autre. Marc veut retrouver la véritable histoire du baron et son monstre, il fouille dans sa mémoire les films qu'il aurait vus sur Frankenstein, et ne se rappelle d'aucun. Le paysage de l'île n'évoque en rien ces personnages de brume et de glaces perdues; on en reste aux malentendus, entretenus avec le plus grand sérieux par ces beaux garçons qui décident des Frankenstein de l'avenir, parce qu'ils trouvent un air sévère à ce Français qui les suit de façon plutôt sympathique dans sa constance, et Marc pense à l'air de la comtesse, dans *le Nozze di Figaro*, où c'est pourtant l'inconstance du comte qui lui fait chanter un des beaux arias de Mozart... *Les plus désespérés sont*

*les chants les plus beaux*, écrivait un autre dans sa *Nuit de mai*, et la pensée des chants les plus beaux, allez savoir pourquoi, intime à Marc d'apercevoir Alfred de Musset dans ce paysage qui hésite alors entre le diurne et le nocturne, pour en arriver à se trouver un peu, sinon très imbécile de ne pas s'occuper davantage d'André. Il lui met un bras sur ses épaules, et autour du cou, pendant quelques secondes, mais le sentier rétrécit, il doit passer derrière lui, pendant que trois Grecs passent sur des ânes et les saluent d'un air grave.

Il fait à peine plus sombre quand ils arrivent au village. Le ciel est encore rose, l'horizon mordoré. La plage est oubliée. C'était là-bas, dans leur dos, derrière les collines. Marc ne veut plus voir de lumière, ni couleur, il désire la nuit, pense à la douche, à l'eau chaude, se laver la tête, dans l'attente d'André qui rentre à son hôtel, le fameux Aphrodité. Il dînera, fera l'amour et dormira avec lui. Tout étonné d'en être sûr, André lui plaît.

Ils se revoient dans Mykonos, à dix heures. L'ami Jean-Marc était trop affamé pour attendre si longtemps. Il les rejoindrait durant la nuit au bar de *la Grotte*. Marc a

compris qu'il les laisserait dîner, seuls, et fut tout chaviré de sa discrétion, bien que, la veille, il les avait suivis partout. Il a tout oublié en dînant avec André sous le grand arbre au tronc blanc. Après un éternel cognac, ils sont montés dans sa chambre.

Vers les huit heures, Marc se réveille et le voit couché sur le matelas nu de l'autre lit. La veille, ils avaient projeté de se lever tôt pour aller dans l'île voisine. Le bateau part à neuf heures. Il se lève et s'étend près de ce corps blond qui ne veut pas aller à Délos. Ils se sont endormis. Comme dans les romans pour adolescents. À mettre en toutes les mains.

Ils passent l'après-midi à la plage et, ce soir-là, Marc couche à l'Aphrodité, dans le lit d'André. Pendant le dîner qui, en passant, faisait regretter les bons restaurants de Mykonos, il apprit que Jean-Luc le détestait cordialement (je déteste les adverbes, sauf quand ils brodent des motifs de haine) et avait été très lié durant deux ou trois jours avec Jean-Marc qui l'avait laissé pour se lier avec l'autre Français, Jacques, qui auparavant avait été très lié avec le même Jean-Luc, mais ne s'était

adonné à dormir qu'une ou deux fois avec André lui-même. On se retrouvait en pleine théorie de l'échange. Il suffirait qu'André tombe dans les bras de Jean-Marc et que le fatiguant du Canada découvre des attraits inconnus jusqu'alors chez Jacques et même chez son ennemi, Jean-Luc, avec qui André se ferait peut-être un plaisir de le raccommoder, pour que l'incommunicabilité n'existe plus dans toute l'île, soit chose morte. Mais par où communiqueraient tous ces hommes ? On n'ose le penser, et encore moins l'écrire.

- Et pourquoi, après l'un ou l'autre, ne pas se satisfaire et de l'un et de l'autre ? demanda André. C'est ce qui s'appelle vivre à tout prix, a-t-il ajouté avec son grand sourire et ses yeux bleus.

Quant à leur liaison présente, elle se terminait le lendemain, à quatre heures de l'après-midi, quand il prendrait le bateau, pour rentrer en France.

Ils ont eu le temps, ce jour-là, à dix heures du matin, de faire l'excursion à Délos. André avait laissé sa valise à la pension de Marc. À l'arrivée, comme tous les autres touristes, ils se font photographier, ce qui ennue le Canadien, mais avant de rembarquer pour Mykonos,

quand il voit les photos exposées en plein soleil sur une table, au milieu du quai, il cherche la leur et en achète deux copies. Ce fut le souvenir de l'île consacrée à Apollon. C'est tout dire. J'ai retrouvé la copie de Marc, à sa mort.

Il restait trois heures avant le départ d'André. Lunch sur le port. Quelque tripatouillage dans la chambre. À quatre heures, pas de bateau. On boit un ouzo. Le bateau est enfin amarré. Les adieux. Et Marc, tout le long des cafés, sur le bord de mer, se retourne de temps en temps et regarde le navire d'André s'éloigner de l'île et se fondre dans le soleil couchant d'une carte postale. Le coeur un peu serré. Il s'entendait bien avec lui. C'était le calme plat. La mer des beaux jours. Et il repère une blanchisserie pour y porter du linge, le lendemain.

Dans un agenda de 1976

11 novembre

Il faut que je vive sans ce qui aide à vivre, sans avoir l'assurance de pouvoir encore être aimé.

Il se jette sur son lit. Il se réveille vers neuf heures du soir et prend une douche, pour satisfaire au rituel des jours à la plage. Il se rend sur le port. Il n'y a presque personne. Il boit un ouzo et pour la première fois dîne seul. Au restaurant du tronc blanc. Que se passera-t-il dans les jours et les soirs à venir ? Encore dix jours dans l'île. Il partira le onze juin.

Au bar de *la Grotte*, il retrouve Jean-Marc et Jacques. Il boit plus que d'habitude, et n'ose compter les cognacs. Il n'en a pas envie, mais il faut boire tous les soirs, à Mykonos. Non pas. C'est une envie inconsciente, rivée à son corps, qui le fait boire. Peut-être l'envie d'oublier qu'il n'y a pas de règles à suivre pour trouver un corps identique à soi. Alors, les trois corps non pareils se rendent au club des *Douze dieux*, vérifier s'ils y sont. En entrant, Marc se dirige vers les toilettes où il attend, près d'un jeune Allemand séduisant. Il l'avait entendu parler, la veille, sur le port et, aujourd'hui, il a assez bu pour lui adresser la parole. En quelques minutes, ils sauront tout l'un de l'autre, leur pays, la pension ou l'hôtel qui les loge, le nombre de jours qu'ils comptent encore rester.

Marc l'invite à danser et se rend compte que son propre corps danse comme il n'a jamais osé danser. Il se voit déchaîné. Il ne se préoccupe pas si on le regarde ou non. Il s'assure peu à peu qu'il ne danse pas plus mal qu'un autre. Il regrette que ce soit grâce à l'alcool, mais il n'est pas fâché que l'alcool le rende plus *potable* pour ce bel Allemand qu'il imagine à la fine pointe de la mode, entraînant tous les coeurs après lui! Il lui rappelle cet Allemand d'il y a six ans, qu'il n'avait pas su charmer à fond, et cette fois il sera à la hauteur. Mais ont-ils tous le même panache, la même absence de vergogne ? Non, mais ce jeune homme est aussi blond que cet autre à qui il aurait voulu parler, il y a des années, quand tout à coup une jeune fille - tout le monde est jeune dans l'île - se met à danser près d'eux, lui fait des yeux doux, ne saurait donc pas ses penchants à moins qu'elle n'ait l'intention de les transformer... On peut supposer qu'elle serait arrivée le jour même. Désolé, il devra la décevoir mais, vaniteux, il est flatté et se demande, en dansant de mieux en mieux avec Uri, le nom du jeune Allemand, s'il ne devrait pas faire comme tout le monde et, en galant homme, répondre aux gentillesses, sinon aux attentes de la jolie fille. Mais veille sa perverse imagination. Le lendemain, il devrait la suivre à la plage, satisfaire à cette

promesse irréfléchie qu'il lui aurait faite, sans raison, durant la nuit, et ce serait se l'attacher davantage, ce qu'il ne veut pas quand il ne ressent rien, surtout qu'il n'a jamais pensé s'attacher à une fille, nous le savons. Et on se demandera pourquoi l'auteur - ah! ces hommes! tous hypocrites - a créé cette idylle sans issue, et sans fondement, comme si les dieux l'exigeaient.

Il prend un autre verre avec Uri. Il le regarde sans trop savoir ce qui l'a décidé à lui parler. Était-ce la crainte de se retrouver seul, le lendemain ? Uri se lève pour aller parler à un jeune homme, et Marc se dit qu'il s'agit de son amant, sort donc du bar, traverse la rue et s'assoit sur le parapet, dos à la mer. Il ne pense plus qu'à dormir, mais quelque chose le retient, face au club des *Douze dieux*, nom qu'il trouve de plus en plus idiot, et parce qu'il est idiot lui-même, il en déduit que c'est le plus merveilleux nom du monde pour cette boîte qui est en train de le rendre de plus en plus idiot, quand il voit Uri sortir du club et venir vers lui. Ils se sourient, se racontent la chaleur du jour, l'air du temps. Enfin, la nuit. C'est avec un de ses amis, comme lui de Hambourg, qu'il parlait tout à l'heure; ils voyagent ensemble. Il ne connaît pas les mêmes plages que Marc; il passe la journée, à la

mer, devant son hôtel, de l'autre côté de l'île. Serait-ce l'Aphroditi ? On passe à autre chose. Ils prennent rendez-vous pour le lendemain, à neuf heures du soir, et Uri retourne dans le bar. Quand Marc se décide à rentrer, un taxi passe devant lui. Assis à l'avant, Uri lui envoie la main. Ses amis, à l'arrière, se retournent et regardent qui l'a salué.

Il passe la nuit à rêver. Un de ses anciens amis qui lui dissimulait presque tout de ses vies intimes et à qui, pourtant, il racontait presque tout des siennes, lui reproche ne pas être assez franc, même si quelques jours auparavant il avait fait amende honorable... Et transcrivant le tapuscrit de 1976, je me rends compte qu'on ne sait pas lequel des deux amis aurait fait cette amende honorable. Mais il s'agit d'un rêve où les rôles sont inversés; la transcription écrite a pu subir cette influence, rester indécise. Dans un rêve, et quelquefois dans l'écriture, ce qui est vu ou décrit devient le négatif de la vie réelle ou de celle qui se rêve. C'est flou... Il faut relire, et on n'en sait pas davantage. Se pourrait-il aussi que le rêveur s'identifie à ceux qui déjà, au cours de sa vie, l'ont influencé ?

Il continue à rêver. Il rencontre un jeune homme blond; il lui parle; il croise aussitôt une jeune fille qu'il connaît bien, et se retrouve dans son appartement, au Canada; on le retient par les épaules; on entend une musique tonitruante; des garçons sont étendus, nus, sur le sol. Il se réveille. Un bruit infernal vient du jardin, à l'arrière de la pension. Il se rendort, et dans le rêve le jeune blond lui reproche de ne pas l'avoir salué, après avoir croisé la jeune fille...

## IL S'EXÉCUTA

Quand il se réveille, il a oublié la jeune fille, les garçons nus, et se demande quel blond il n'aurait pas salué, hier ou durant sa vie d'antan. Il accepte de passer la journée, seul, à la plage, parce que, ce soir, il doit rencontrer Uri. Revenu à la pension, il prend sa douche et attend le rendez-vous de neuf heures, en se promenant dans les rues.

Très loin de l'arrêt d'autobus où ils sont supposés se rencontrer, il l'aperçoit avec un ami. Il regarde sa montre. Neuf heures moins dix. Le destin! Uri est avec un autre, et n'avait donc pas l'intention de le voir. Marc aimerait que rien ne se soit passé. Et Uri, arrivé derrière lui, le salue et lui demande où il habite. On ne s'était pas compris, la veille, et le destin n'est pas si cruel. Marc lui demande s'il a dîné. Oui, et il venait à sa rencontre. Marc en doute. Ses plans sont bouleversés : il espérait dîner avec lui et, ensuite, l'amener à la pension mais curieux hasard, elle est à deux pas, il l'invite à monter et dînera par la suite, pendant qu'Uri prendra un café ou un Botrys.

L'amour ne se fait pas comme on veut. C'est tout de suite, et en vingt minutes. C'est la première fois de sa vie qu'il aimerait mieux manger que faire l'amour. Je voulais d'abord écrire, *il s'est exécuté* ou *il s'exécuta*, mais ce terme risquait de dépasser la pensée de l'un ou des deux personnages. Alors, il s'y est résigné avec gentillesse jusqu'au bout. Et quand rien n'a été prévu, l'horloge continue à se dérégler. Uri s'en va dans un bar et le laisse manger seul. Il le reverra aux *Douze dieux*, aux alentours de minuit. Marc a la tête vide, comme dans son rêve. Il mange donc seul et se rendra, là, où il veut, au bar de *la Grotte*. Il y rencontre Jean-Marc et Jacques. Il tombe de sommeil, rentre se coucher. Il est minuit. Il se réveille à une heure et demie. Il est impossible qu'Uri l'ait attendu si tard. Il se recouche.

Il rêve d'un trafic d'argent. On le fouille à une frontière, et on découvre qu'il dissimulait de faux billets. Des jeunes garçons, se jouant de lui, les avaient glissés dans son sac de plage. On le trompe ou il se croit persécuté par les fils des généraux que je viens d'inventer, le 6 juin 2021. Il se persuade qu'il devient un faux jeton; *un homme faux* se prononce moins bien, et le *faux*, rejeté à la fin, en dit trop! D'ailleurs, cet Uri, qu'il a rencontré à

quelques pas de la pension, voulait-il la voir de plus près,  
la visiter, lui proposer de partager la chambre, et quitter  
l'Aphroditi, beaucoup plus cher ?

## LE CHARGÉ DE MISSION

Il se lève à midi, et ne fait encore rien de sa journée. Il prend du soleil, s'en peinture la peau. Dans l'autobus qui ramène les baigneurs au village, il tombe presque amoureux d'un Canadien au cours d'une brève conversation où ce jeune homme de 19 ans lui apprend qu'il part de l'île, le soir même, avec des amis dont fait partie cet étudiant de Marc, qui devait retourner à Athènes, le jour du coup d'état manqué, et qui était resté dans l'île, rassuré sans doute sur la tournure des événements. Ces informations, banales, éteignaient dans l'oeuf toute possibilité de connaître, entre autres, les raisons de ce jeune garçon pour venir à Mykonos. De toute façon, à quoi bon les savoir ? Eh! bien, Marc eut la mauvaise idée de lui offrir un verre, sur-le-champ, un apéro dans un bar ou une bière sur une terrasse au bord de mer, même s'il n'avait pas l'intention d'inviter ses amis, ce qui pourrait peut-être les scandaliser, mais il avait été tellement subjugué dans l'autobus par cette atmosphère étrange, à la fois pudique et charnelle, impossible à cerner, entre lui et ce garçon qui lui avait parlé dans sa langue, comme personne ne l'avait fait à Mykonos... Dieu merci! il eut un sursaut de bon sens ou,

dirait l'autre, de moralité. Il s'est tu et s'est précipité à la pension, se traitant d'idiot, d'imbécile, de dégénéré ne pensant qu'à tout dévorer, et sur l'heure! Lui qui trouvait qu'Uri y allait un peu vite, en vingt minutes, et sans dîner avec lui. Vite! Une douche! Se laver de ses ignominies.

Se laver et laisser prendre forme un plan aventureux dans sa tête d'obsédé, sinon d'amoureux transi. Dans l'autobus, le charmant garçon, de même que son ancien étudiant, ce Jacques quelque chose, et la fille qui l'accompagnait, lui avaient nommé le restaurant où ils se rendaient; ce Jacques l'avait même invité à venir les retrouver... Lui, qui connaît mes moeurs de dégénéré, se disait-il en se lavant la tête, doit en savoir autant sur les bonnes moeurs du plus jeune et ne chercherait alors qu'à faire des heureux. Il a beau se rappeler, tout nu sous la douche, que leur bateau part à minuit, il n'en commence pas moins à trouver naturel que ce bateau soit délesté d'un passager, et que tenter ainsi le destin soit aussi acceptable que les drôles de façons avec lesquelles les trois déesses, dans *la Belle Hélène* d'Offenbach, persuadent le beau Troyen, Pâris, d'enlever la reine de Sparte. Il ne pense plus qu'à s'amuser, quitte à être ridicule comme dans les opérettes. S'il est folie de

s'amouracher de qui n'a donné aucun signe qu'il aimerait passer la nuit avec soi, et qui n'en aurait même pas le temps, Marc reste pourtant lucide et, comme chacun sait, la lucidité amoureuse prévient les désastres. De toute façon, il se dirige vers le restaurant où il a été invité de si charmante façon. Ils sont bien là, tous, autour d'une table à la blanche nappe avec, au milieu, un petit vase de fleurs fanées, entouré d'assiettes et d'ustensiles mêlés à des restes d'aliments. Il s'approche en se demandant s'il les devine ou les imagine, les sourires de ces Anglais qu'il a vus à peine dans l'autobus, et il entre dans la place forte. Il ne peut reculer. Les deux Canadiens et la jeune fille lui semblent tout à coup du genre compréhensif, de ceux qui se disent qu'il est dommage qu'un si bon ou, peut-être, si bel homme soit entaché d'une telle déficience sexuelle, perdu pour l'avenir de la race canadienne ou québécoise, peu importe, et au moment même, sous le choc d'un genou nu ou d'une jambe croisée contre la table, tombe le petit vase de fleurs fanées. Mauvais présage ?

Avec la fâcheuse intuition de se tromper, il s'entend converser sur un mode mineur, enrobé de gêne, de sourires et de lieux communs. Et, volte-face, il décide d'assumer au plus profond de son âme liquéfiée l'ultime

question, l'ultime faux-pas, au risque de conséquences dramatiques. Il demande au jeune prodige s'il accepterait de lui tenir compagnie durant son dîner. Il préfère toujours, dit-il, le prendre le plus tard possible, en ajoutant le petit chantage de se retrouver seul, ce soir, sans ses amis qui sont partis... Ce peut sembler énorme, et plus que malhabile, d'autant plus que ce manège masculin était réservé, dans la bonne société des années 1970, à la faiblesse des hommes devant la beauté fatale, et indéniable, des femmes. Il faut pourtant reconnaître qu'il est en terrain plus sûr qu'on le croit. Le groupe a déjà dit son intention d'aller danser, et allait partir, se lever de table; il tente de le séparer de ses amis, oui, mais de façon moins cruelle que si le reste du groupe restait à table, et les regardait partir. Il en est là dans ses pensées quand le jeune, l'admirable jeune homme, le bon samaritain, de l'air le plus naturel au monde, accepte, se lève et dit aux autres qu'on se reverra sur le port, avant d'embarquer. Marc n'en croit pas ses oreilles. Heureux du dénouement, il n'en cherche pas moins la logique et la trouve aussitôt, dans son *privé*. Il n'a rien dit de faux. Il a plaidé la vérité. Il est vrai qu'il déteste manger seul à Mykonos, comme il est mal vu d'y manger seul. Mais s'il y avait un risque à l'inviter devant tant de monde, se dit-

il *in petto*, ce risque n'existait pas, en vérité, entre nous, moi et lui. Il lui reste, cependant, une légère crainte. Ce garçon serait-il du type charitable à outrance ou prêt à se dévouer pour une cause, comme dans une cellule *hare krishna*, au point de vouloir démontrer à ses amis qu'une ouverture d'esprit et l'acceptation sans condition d'une réalité sexuelle différente seraient toujours les meilleurs moyens de déclencher chez ces hommes malheureux, la volonté de s'ouvrir, et sans condition, à l'univers féminin... Sa pensée n'a pas eu le temps de former une phrase aussi longue mais, un jour, il a décrit dans une de ses notes ce genre d'aveuglement. Et pour en finir avec ce galimatias muet et habituel des pervers audacieux qui ne peuvent résister à parfaire la connaissance des visages qui leur plaisent, il se pourrait aussi, toujours selon un Marc sidéré, que Thomas - c'était le nom du garçon - n'avait que la curiosité de connaître un peu mieux, en parlant avec lui, ces hommes qui le troublaient parfois, dans la façon qu'ils avaient de le regarder.

Marc avait choisi le restaurant où il avait parlé, pour la première fois, à André. Un endroit peut-être *chanceux*. Et de plus, il n'était pas très couru. Ils ne risquaient pas de se trouver face à de vagues connaissances qui les

inviteraient à leur table et obligeraient Marc à partager sa conquête d'un soir. L'un et l'autre en auraient moins su de l'un et de l'autre, comme ils en auraient moins dit sur eux-mêmes, parce qu'on ne dit que des généralités à un tiers, sinon des demi-vérités ou des faussetés, quand on sent à tort ou à raison, que les fils fragiles qui nous rattachent à l'autre ont besoin d'un espace plus restreint pour se tendre vers lui, le toucher, l'entourer et s'y assurer un contact qui soit vrai. Et ce fut le cas. Grâce à l'ambiance du restaurant, sans doute. Toutefois, elle aurait été mauvaise, que le jeune homme aurait été tout aussi à son aise pour lui confier que l'origine première de son voyage en Europe résidait, fait non banal, dans la victoire du Canada contre l'Union soviétique, en septembre 1972, lors de la *Série du siècle*, où s'affrontaient les équipes de hockey des deux pays. Aucune relation entre le hockey et son départ, sinon que la victoire du Canada, qui n'a été assurée qu'*in fine*, contre les Russes, lui avait donné l'élan nécessaire pour prendre sa décision. Sur ce coup de tête, il avait acheté avec un ami un billet d'avion pour Londres, où maintenant il travaillait, et comme je n'ai jamais trouvé son nom dans les papiers de Marc, je ne sais pas davantage ce qu'il faisait au Royaume-Uni. Cette

irruption d'un phénomène, provoqué par un autre, paraîtra inexplicable, mais il lui était exposé, à sa table, avec un si grand calme, que Marc lui a fait confiance sans penser même à le mettre en doute, et d'ailleurs, dans ses notes, il ne tarit pas d'éloge sur ce jeune homme, le Canadien le plus intelligent qu'il eut jamais rencontré en voyage. Il n'en finissait pas d'admirer sa lucidité politique qu'il trouvait comparable à la sienne, sinon égale. On peut y déceler de l'auto-satisfaction, de la suffisance, aussi bien qu'un aveuglement provoqué par un certain désir qui s'imposait de plus en plus chez lui, mais on peut y voir aussi deux intelligences qui se disputaient pour avoir le meilleur effet, sans doute d'une grande qualité, sinon d'une grande douceur (!) sur celle de l'un et de l'autre. On me dira qu'il ne savait rien de ce garçon qui était peut-être chargé de mission pour mettre à jour les tendances révolutionnaires de certaines têtes brûlées du Québec qui voyageaient un peu trop et se *libéraient* un peu trop, après le Front de libération du Québec (FLQ) des années 70, et je ne serais pas étonné que cela ait effleuré l'esprit de Marc, mais tout ce qu'il lui offrait, un dessert, un café, était refusé avec un merci gracieux. Par crainte de passer pour un profiteur ? Non pas. Il n'acceptait rien, il prêtait sa présence à Marc et

celui-ci, quand il a remarqué un garçon passant seul devant le restaurant, a remercié les dieux de la Grèce antique d'avoir à son côté ce jeune homme capable sur un coup de tête, de changer sa vie, capable, en silence, de considérer comme la chose la plus normale au monde les penchants que Marc n'avait pu s'empêcher de lui confier avec la plus grande franchise, sans toutefois aller plus loin, décontenancé par ce silence. Et je ne peux m'empêcher de penser à cet autre silence dont il a toujours entouré ses journées *absentes* dans l'île de Skyros, en 1970.

Après ce dîner, où l'on ne partageait que ses paroles, ils sont allés retrouver le groupe des voyageurs, déjà sur le port à attendre le navire pour Athènes. Après les adieux, Marc prend un verre au bar de *la Grotte* et un autre aux *Douze dieux*. Il n'a envie de rien, sinon d'un souvlaki qu'il achète au sortir du club, étonné d'avoir encore faim. Et il marche, passe non loin de l'embarcadère où il aperçoit, dans le noir, le groupe des jeunes, toujours sans navire à l'horizon. Il n'ose pas aller les revoir et surtout, n'a pas l'audace de dire un dernier mot à son Canadien d'exception ou de s'approcher pour l'entendre dire ses derniers mots. Quel prétexte, d'ailleurs, faudrait-il

inventer ? Il fait l'homme qui ne voit plus ceux qui ne veulent pas demeurer dans l'île, et il entre dans une rue dérobée.



Cette autre photo du temple dorique, à Bassai, prise en 1995, s'est imposée à mon insu. Un de mes coups de tête.

## LE DÉSIR REJETTE LA VIE ÉTERNELLE

À son lever, il a le pressentiment, inexplicable, qu'il a reçu une lettre. Un message, un plan de mission inattendu qui lui donnerait le droit, sinon le devoir de sortir à son tour de l'île, de cette place forte qui le démoraliserait et l'asservirait avec ses rencontres fortuites et éphémères. Revirement complet de situation. Aurait-il épuisé Mykonos ? Il a rêvé qu'il en faisait le tour à pied, par jour de grand vent, et rencontrait un autre garçon blond à qui il demandait le chemin pour sortir de l'île. La nuit tombait sur le quai et, du pont supérieur d'un navire, on lui disait que l'île était fermée. Il n'en était pas malheureux, mais elle n'accueillait plus personne. Après le rêve, a-t-il compris qu'il devait la fuir ?

Depuis son arrivée, il s'était rendu à la poste, un jour sur deux, pour savoir s'il n'aurait pas reçu une lettre d'un ami italien. Il lui avait écrit qu'il aimerait le rencontrer, en passant par Rome avant son retour au Canada. Cette lettre était un espoir des plus vagues, mais après son petit déjeuner, il s'y précipite et, sûr de lui, demande qu'on lui remette la lettre qui porte son nom, un nom qui

commence par G. C'était la première enveloppe sur le dessus du paquet rangé sous cette majuscule. Il l'ouvre et sait déjà que Piero ne se rendrait pas à Rome pour le rencontrer, mais l'invite à passer quelques jours, chez lui, à Florence.

Dans l'autobus des plages, calme comme les bienheureux dans le catéchisme de son enfance, il élabore d'audacieux plans d'avenir. Il n'a pas vu Piero depuis sept ans; il avait découvert Florence, grâce à lui, durant de vagues études. Ils s'étaient écrit, depuis, et il était souvent question que l'un aille au Canada ou que l'autre retourne en Italie. Mais ils ne s'étaient jamais revus.

Dans cette Grèce encore heureuse, si heureuse qu'il n'avait pensé aux colonels qu'une ou deux fois, cette constance dans leur relation épistolaire était pourtant devenue un signe, un signe porteur de conséquences aussi heureuses. Il retournerait souvent en Italie, à Florence. Il consacrerait son argent à payer ses billets d'avion, et ne rechercherait plus d'amants ni à Montréal ni en Europe. Au Canada, il pensera à l'Italie; à Florence, il oubliera qu'il devra repartir. Ne dit-on pas, que l'absence nourrit

souvent l'amour. J'ajoute, si vous y tenez, qu'elle pourrait aussi le transformer en amitié.

On dit aussi, *loin des yeux, loin du coeur*, mais leurs lettres, depuis longtemps, faisaient mentir ce proverbe inventé par des chrétiens qui ne voyant pas souvent leur dieu en auraient tiré la conclusion qu'ils ne pouvaient l'aimer davantage dans le fond de leur coeur, mais que dans leur tête ils ne pouvaient arrêter d'y penser, l'honorer, l'aimer et le servir. On dit, en effet, dans un autre proverbe, *ce qu'il a dans la tête, il ne l'a pas dans les pieds*, à moins que ce ne soit, *tout dans les pieds, rien dans la tête...* Ça ne tient plus, et il se met à rire, tout seul, dans l'autobus des plages. Une Française, très jolie, le regardait. Elle lui sourit. Marc rougit, mais ne se dit pas moins que si Piero lui a écrit, il est donc solitaire, et content, et pressé de le revoir, surtout qu'envoyer une lettre à *poste restante*, c'est mettre une bouteille à la mer, faire un appel désespéré, risquer le tout pour le tout, et il ne serait pas surpris que Piero ait eu plus confiance que lui en la poste restante et qu'il fût sûr que sa lettre se rendrait à Mykonos, que Marc la recevrait, tellement il tenait à le revoir.

Iront-ils dans ce restaurant entouré de collines ou dans cet autre, au centre de Firenze, tout près de cette église dont il ne se rappelle plus le nom, où Piero lui avait dit qu'il était très heureux de l'avoir rencontré dans ce bar, là, pas si loin... Il le disait en français, et l'avait répété en italien, et Marc s'était toujours souvenu de cette phrase italienne. On pourrait lui reprocher de n'en avoir jamais rien dit aux amis qu'il a rencontrés en Grèce, mais cela ne se dit pas, n'est-ce pas, au moment où une personne s'intéresse à soi et non pas à cet Italien qu'elle ne connaît pas. Il lui faudra donc apprendre l'italien. Il a toujours voulu le faire, mais sans avoir une raison déterminante pour s'y consacrer. Aujourd'hui, l'occasion était trouvée. Il y avait longtemps qu'il voulait acheter dans les textes originaux les oeuvres de Moravia, Buzzati, Pirandello, et il avait bien fait de ne lire presque rien de ces auteurs. Il les lirait en italien.

Il reverra les amis de Piero; ils iront à la plage d'Arezzo, qui lui paraissait encore, sans savoir pourquoi, un coin perdu. Une autre année, il verra Venise en hiver, où il aimerait tant voir la neige tomber sur le *Gran Canale*.

Nostalgie de ce que pourtant il n'avait jamais connu. Et soudain, il pense à ses parents et à sa vieille chipie de soeur aînée qui n'aime ni parents ni frères ni soeurs, mais un bébé qu'elle a tenu dans ses bras une ou deux fois, avant que son père ne recule sa Pontiac des années 35 sur le panier de l'enfant, un soir d'été, en 1940. Il oublie la chipie, pour fixer son esprit sur ses père et mère qui se poseront des questions, insinuées par la chipie, sur ses incessants voyages en Italie, à Arezzo, à Venise sous la neige, pour enfin ne plus vouloir y penser. On verra plus tard ce qui devra être précisé et établi de toute éternité. De toute façon, on arrive à Plati Yialos. Il court et saute dans le caïque qui allait lever l'ancre avec plein de jeunes filles qui se demandent quel est cet homme qui se risque à faire le saut entre le quai et la proue du petit navire, tournée vers la mer et les plages Paradise et Super-Paradise.

Il reste, béat, sous le soleil jusqu'à l'heure du dernier caïque qui les ramène, lui et tous ces corps qu'il ne connaît pas, à Plati Yialos, d'où ils repartent, un air connu, vers le village. Son plan est arrêté. Ce soir même, il fait les réservations pour Florence, au lieu de passer par Paris, avant de retourner à Montréal. Il veut partir demain

midi sur un *jeep* de Mykonos, comme les *stewards* des années 70 appelaient ces petits avions. Au bureau de la compagnie, il obtient une réservation Athènes-Rome-Florence, sans coût supplémentaire. Mais pas de place dans les *jeeps* pour Athènes. Il prendra le bateau.

En sortant, il voit Uri, de bonne humeur comme toujours, qui lui dit en anglais, d'une voix forte, que la veille, il l'a cherché aux *Douze dieux* pour coucher avec lui. Marc, à voix basse, regrette de ne pas avoir été là; il s'excuse aussi pour l'avant-veille, quand il devait le rencontrer à minuit, mais s'était endormi. Il espère qu'on n'a pas entendu l'Allemand, tout en regrettant de n'être pas aussi décontracté. En allant acheter le billet du bateau, du *καράβι*, qu'il prendra, à minuit, dans deux jours, pour Athènes, il regrettera de ne pas avoir toujours cru Uri. Et j'espère que le mot *καράβι* eut la magie de transformer ces gros traversiers grecs en l'image des caravelles qu'Isabelle et Ferdinand offrirent à Christophe Colomb, et vous fit oublier les dispositions ennuyeuses qu'il prenait pour sortir de l'île. Après sa douche, il dort une bonne heure. Il franchira ensuite en solitaire ses étapes nocturnes dont nous ne voulons plus entendre parler.

## LA ROUE MOTRICE

Ses derniers jours se passeront sous le signe du vent qui, depuis le matin, a repris possession de l'île. Il s'en trouve heureux. J'ai pensé écrire qu'il en était content ou, même, qu'il s'en serait réjoui. Choisissez. Un bon auteur n'hésiterait pas, lui. Quand vous lisez *Noces* ou *l'Été* de Camus, il serait impossible de changer la langue, les mots du texte. On n'y pense même pas. J'ai demandé, il y a déjà plus de trente ans, à des jeunes gens de 18 ou 20 ans, après en avoir fait moi-même devant eux, des explications de textes où ils devaient démontrer l'évidente nécessité de tous les mots d'un paragraphe choisi dans ces nouvelles. Cette année-là, j'ai commencé à douter que je fusse capable d'enseigner; ils me regardaient, découragés d'avoir à subir un professeur si ignorant de l'écriture; et aujourd'hui, à plus de 80 ans, je suis persuadé que ces exercices, et d'autres beaucoup plus faciles, sont les seuls qui peuvent assurer la pérennité *limitée!* de la langue française au milieu des Amériques.

Peu importe. Le soir, il dîne au restaurant où il avait déjeuné avec André, avant son départ. En route, il croise

un garçon, et se retourne, rebrousse chemin, le suit, le dépasse, se retourne vers lui, revient sur ses pas et, en le croisant, n'ose rien dire. Quelques secondes plus tard, il a oublié le jeune homme. Il se juge idiot de s'arrêter à des possibilités d'aventures, quand Piero l'attend à Florence depuis si longtemps et que lui, il attendait de le voir depuis si longtemps, sans que ni l'un ni l'autre, il le reconnaît, ne le pensât ou se le dît *en vérité*. Ne pensez-vous pas qu'il aurait été plus euphonique et plus respectueux de la concordance des temps, d'avoir écrit : *il attendait de le voir depuis si longtemps, sans que ni l'un ni l'autre ne l'eût pensé ou se l'eût dit*.

J'en oubliais le vent. Sa force est énorme. Il doit se reprendre à deux fois pour ouvrir la porte du restaurant, et on doit la retenir en la fermant, sinon elle claque, les carreaux se brisent, comme il l'a vu, une semaine auparavant. Il se joint à Jean-Marc et à Jacques, déjà attablés avec un ami néo-zélandais. Jacques, en grande forme, parle comme il ne l'avait jamais vu parler; cette histoire de douche et d'eau trop chaude semble oubliée; Marc, content et heureux, s'en réjouit. Sans faire le choix d'un mot ou d'un autre, il doit penser à Piero. Plus tard, quand ses amis se rendront au bar de *la Grotte*, il ira aux

*Douze dieux*, dansera avec un Français, avec un New Yorkais, et disparaîtra. Il espère qu'on l'a bien vu partir. Il ne joue plus. Il est devenu grand, et part bientôt en voyage. Il se couche et se voit, durant toute la journée écoulée, comme un roue motrice automatique.

## XIX

Dernier jour de plage et de vent. Et les automatismes des rencontres se renouvellent, ou se répètent. Marc et le Français avec qui il dansait hier soir, prennent leur petit déjeuner, sur le port, et ce jeune homme lui apprend qu'il a couché avec le New Yorkais. Avant d'aller à la plage, il prend du linge chez le nettoyeur et passe à la poste, pour envoyer les cartes de rigueur aux amis, frères et soeurs, père et mère, qui y jetteront un coup d'oeil et se rappelleront qu'il est encore en vie, et toujours ailleurs, celui-là.

À Super-Paradise, il retrouve le jeune Français qui lui raconte qu'un Noir américain l'a invité, la veille, dans sa chambre, tout juste avant de prendre le bateau pour une autre île; il lui aurait dit qu'il n'avait jamais osé lui parler de sexe, auparavant, et qu'il avait trouvé plus facile de faire une telle proposition sur un coup de tête, on ne pourrait pas la refuser au voyageur *en partance*. Marc souriait, parce que, le même jour, tout juste avant de monter dans le bateau, ce Noir, qui s'appelait Jim et ne cessait de faire la cour à Jean-Marc, sinon de le harceler,

lui racontait qu'un Français l'avait invité dans sa chambre, au moment où il l'avait vu sortir ses valises...

Il espérait dîner avec beaucoup de monde, mais tout le monde avait déjà dîné. Sans s'arrêter à penser qu'on s'était donné le mot, il mange, seul, à ce restaurant que l'on connaît bien, celui du grand arbre au tronc blanc. Il quitte Mykonos en douce, comme un voleur, et qu'on le croie ou non, cela lui plaît, même s'il est déçu d'être seul pour ce dernier repas. Aux *Douze dieux*, il se permet une danse avec Uri qui est toujours dans l'île et qui, aussitôt après, s'occupe d'un autre jeune Français. De toute façon, Marc doit se précipiter chercher ses valises à la pension. Mais le bateau arrive avec une heure de retard.

Il regarde s'éloigner les lumières de l'île. Ce soir, il reverra Piero. A-t-il vraiment passé une vingtaine de jours, là-bas, dans cette bande de rochers devenus noirs ? Il reviendrait plutôt d'une plongée sous-marine, où l'eau, la mer, une lumière aveuglante, le rendaient sourd au passé.

## XX

Après trois jours merveilleux, à Florence, il rentre au Québec. À l'aéroport, Piero lui parle d'un voyage qu'il espère faire en Afrique du Nord, durant ses vacances de Noël. Marc aimerait l'accompagner, s'il est seul. Piero lui répond, sans plus, qu'il partirait avec une amie, et Marc s'est rappelé, après leurs adieux, que le soir de son arrivée Piero lui avait dit qu'il aimerait faire un long voyage avec lui.

Dans l'avion, il songe à son prochain voyage dans l'île.

## DU MÊME AUTEUR

### **littérature grecque ancienne**

-*Que serait-ce donc, que la civilisation grecque ?*, essai sur la Parole, la Nudité et le Masque dans la tradition grecque, texte numérique, [www. gpouellettemanuscrits.com](http://www.gpouellettemanuscrits.com), 2018;

### **peinture québécoise**

*Reynald Piché*, monographie, collection Arts d'aujourd'hui, Hurtubise HMH, 1982;

### **recueils de poèmes** (éditions du Noroît, Montréal)

- *Tambours et morceaux de nuit*, 1995;
- *Dialogues de l'alphabet et de l'absence*, 1996;
- *Du train où va la mort*, 2001;
- *Le Neuvième Poème, suivi du journal de son écriture*, 2007;
- *De grands déluges sur nos têtes*, 2009;
- *Les Ormes de la nuit*, 2011;

### **en collaboration :**

- *Octonarius* - gravures de Garen Bedrossian, avec des poèmes de Gabriel-Pierre Ouellette -, livre d'artiste, Montréal, 2002;

### **en traduction :**

- *Soleil de sable - Sand Sun* (tiré du recueil de 1995), dans *Demilunes : Little Windows on Québec*, translated & introduced by David Solway, Frog Hollow Press, Victoria, 2005);

### **romans**

- *Les Oriflammes noires*, roman, l'Hexagone, Montréal, 1999, 133p.;

- plusieurs autres, édités en textes numériques de 2016 à 2018, cf. plus bas;

**plusieurs poèmes et nouvelles en revue**, dont « *le Manuscrit forgé et traduit à Thira* », NRF, avril 1989;

scénario télédiffusé

- *Bonjour, notaire*, premier prix ex-aequo au Premier Concours des jeunes auteurs (1958) pour les textes dramatiques de 30 minutes, Radio-Canada, le 11 août 1958 (réalisateur: André Bousquet);

**textes radiodiffusés**

Poèmes et nouvelles, de 1971 à 1988 (émissions *Atelier des inédits*, *Alternances*, *En toutes lettres*, *Poésie*), et deux dramatiques :

- *Les Cloches et les bouteilles*, premier prix au Concours des oeuvres dramatiques radiophoniques de Radio-Canada, 1984, dans la catégorie 30 minutes, 15 janvier 1985 (réalisateur: Guy Lagacé);
- *Le Dîner Durham*, deuxième prix au Concours des oeuvres dramatiques radiophoniques de Radio-Canada, 1987, dans la catégorie 60 minutes, 19 octobre 1987 (réalisateur: Gérard Binet);

**textes numériques** ([www.gpouellette-manuscripts.com](http://www.gpouellette-manuscripts.com) et à la Bibliothèque nationale du Québec)

- les deux derniers textes ci-dessus, radiodiffusés, et le scénario télédiffusé;
- *Par quatre judas*, nouvelles : *les Persiennes* - *les Cinq fenêtres* - *À ciel ouvert* - *Pleine Page*, 2015, 185p.;

- *Débusquer la mort sous les mots : Jack Kerouac - Anne Hébert Eschyle*, essai, avec une digression sur la parole des comédiens, 2015, 223p.;
- *Simon Neige*, texte dramatique représenté en 1968 et 1969, (édité mais non publié en 1970, modifié en 1990 et 2015), publié en 2015, 98p; une autre édition, cette fois suivie de *Voyages - 1968*, a été publié en 2017, 224p.;
- *Il y a la mer*, roman, 2016, 295p.;
- *le Voyage du nord - III - Le Moyne d'Iberville et son Iroquois chez le fils de Colbert, château de Sceaux, 1688*, roman, 2016, 225p.;
- *le Voyage du nord - I - les croix et l'écorce, 1686*, roman, mars 2017, 235p.;
- *le Voyage du nord - II - de Poitiers à Orléans, 1688*, roman, mars 2017, 260p.;
- *Monsieur d'Iberville et son Sauvage*, dialogue dramatique, 2017, 30p.;
- les *Défaites : 1759-1760, 1837-1838*, octobre 1970, texte dramatique représenté en 1978, édition de 2017, 274p.;
- *Dix heures à Manhattan - 2005*, 2017, nouvelle, 102p.;
- *la Poésie, l'enfant trouvé et la République (Platon)*, nouvelle irrationnelle, 2018, 15p.;
- *l'Avocat fantôme*, nouvelle « juridique », 2018, 29p.;
- *Que serait-ce donc, que la civilisation grecque ?*, essai sur la Parole, la Nudité et le Masque dans la tradition grecque, janvier 2018, 312p.;

- *Répétition générale - 1760*, roman, novembre 2018, 173p.;
- *Poèmes du bâtard*, poésie, novembre 2018, 94p.;
- *Les Couteaux de la parole*, roman, janvier 2019, 98p.;
- *Les Dormants de la voie ferrée*, roman, mars 2019, 164p.;
- *Les Seuls Mots peints - fragments sur René Char*, essai, août 2019, 58p.;
- *Bibliothèques et archives*, textes, catalogues et répertoires, avec photos, 2019, version publique, 54p.;
- *Fuir en Italie*, nouvelle, 2019, 52p.;
- *Vous serez confondus*, roman, décembre 2020, 187p.;
- *Poème sans poésie - fait divers ou « The Mousetrap*, mars 2021, 16p.